

L'Initiation Traditionnelle

Numéro 4 de 2013

Revue éditée par le GERME (Groupe d'Études et de Réflexion sur les Mysticismes Européens) et fidèle à l'esprit de la revue L'Initiation fondée en 1888 par Papus et réveillée en 1953 par Philippe Encausse

*Philosophie • Théosophie • Histoire
Spiritualité • Franc-maçonnerie • Martinisme*



Les 3 arcanes majeurs le Fou, le Magicien et le Monde ainsi que les 4 arcanes majeurs du Tarot de Paul Foster Case (BOTA) représentant les 4 vertus cardinales (Force, Patience, Justice et Tempérance)



Revue en ligne L'Initiation Traditionnelle n° 4 de 2013
Octobre, novembre & décembre 2013

L'Initiation Traditionnelle

7/2 résidence Marceau-Normandie
43, avenue Marceau
92400 Courbevoie

Téléphone (entre 9h et 18h) :
01 47 81 84 79

Courriel :
yvesfred.boisset@papus.info

Sites Web :
www.initiation.fr (site officiel)
www.papus.info (site des amis de
la Revue L'Initiation)

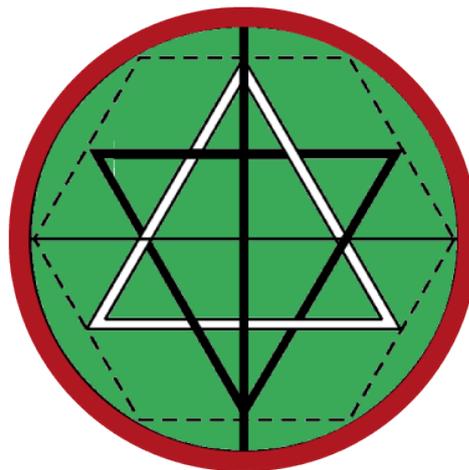
ISSN : 2267-4136

Directeur : Michel Léger
Rédacteur en chef :
Yves-Fred Boisset
Rédacteurs en chef adjoints :
Christine Tournier, Bruno Le Chaux
& Nicolas Smeets
Rédactrice adjointe :
Marielle-Frédérique Turpaud

Les opinions émises dans les
articles que publie **L'Initiation
Traditionnelle** doivent être
considérées comme propres à leurs
auteurs et n'engagent que leur
responsabilité.

L'Initiation Traditionnelle ne
répond pas des manuscrits
communiqués. Les manuscrits non
utilisés ne sont pas rendus.

Tous droits de reproduction, de
traduction et d'adaptation réservés
pour tous pays.



Sommaire du numéro 4 de 2013

Les liens du sommaire ci-dessous sont cliquables

Editorial, par Yves-Fred Boisset	1
Brefs aperçus sur la vie et l'enseignement de Paul Foster Case (1884-1954), par Jean Pataut	2
La prière de Jésus dans l'occident chrétien, par Antoine de l'Aigle	18
<i>Etudes tentatives, par Marie Lalande Avertissement, par Philippe Collin</i>	32
A la découverte du mystère divin, par Marie-Gabrielle Janier	60
Prière de Voltaire	70
Les livres	72

Éditorial

Au milieu du XX^e siècle, la barbarie que l'on croyait reléguée dans un passé déjà lointain a subitement ressurgi à l'occasion de quelques maladroites diplomatiques et de la misère morale d'un pays, l'Allemagne, dont Gérard de Nerval avait dit « *qu'elle était la colonne vertébrale de l'Europe* ». Après l'armistice du 11 novembre 1918 et le Traité de Versailles, l'Allemagne était occupée, affamée, blessée dans sa fierté. Alors, un incertain Hitler vint et, avec la complicité passive et lâche des chefs d'état des pays dits libres, se lança et lança le monde dans une aventure sanguinaire qui mit l'Europe à feu et à sang.

Les êtres clairvoyants comprirent très vite que cette barbarie, même vaincue, laisserait des cicatrices qui ne se refermeraient jamais. Un demi-siècle plus tard, nous vivons encore entre les séquelles de ce tragique épisode. Le visage du monde s'est assombri, les racines de notre civilisation ont été arrachées, les vieux démons se sont réveillés, la culture s'est asséchée et l'argent roi a aboli les principes de solidarité et de fraternité qui s'étaient esquissés sous l'influence de quelques êtres généreux et idéalistes.

Faut-il désespérer ? Peut-être pas. Nous savons qu'il existe çà et là quelques bastides certes fragiles dans lesquelles des hommes et des femmes de bonne volonté et animés par un vrai désir d'éclairer leurs contemporains suivent des chemins spirituels non sectaires et non dogmatiques.

Les francs-maçons et les martinistes sont investis dans ce beau et juste combat pacifique. Ils ne sont pas les seuls. Dans ce combat difficile qui évoque « le dernier carré à Waterloo », nous avons le devoir d'être à l'écoute de tous et de nous garder de tout jugement ; ne classons pas systématiquement les humains en catégories cloisonnées : couleur de la peau, origine ethnique, religions, mœurs. N'ajoutons pas du désordre au désordre !

La tolérance reste la vertu principale, elle nous garde des excès de violence qui s'alimentent des différences exacerbées. La tolérance n'est ni lâcheté ni fuite en avant. Elle est intimement liée au pardon raisonné qui est une protection contre la haine, cette maladie contagieuse qui constitue un véritable fléau.

Ne nous laissons pas empoisonner par des ressentiments et ne parlons jamais de vengeance.

Yves-Fred Boisset,

rédacteur en chef.

Brefs aperçus sur la vie et l'enseignement de Paul Foster Case (1884-1954)

par Jean Pataut

Communication présentée le 18 octobre 2013, dans le cadre d'une réunion de travail entre Amis, sous la présidence du Professeur Antoine Faivre.

I

DE SA VIE

Paul Foster Case, né le 3 octobre 1884 à Fairport, dans l'État de New



Most Greatly Honored Frater Perseverantia

Dr. Paul Foster Case

October 3rd, 1884 – March 2nd, 1954

York, est probablement, dans le domaine initiatique, l'un des instructeurs les plus accomplis de tout le vingtième siècle. L'enfant passa l'essentiel de ses premières années de formation parmi les livres, notamment les ouvrages ésotériques. Son père avait d'ailleurs en charge une grande bibliothèque privée.

Très tôt, il disposa d'exceptionnels talents pour la musique ; à neuf ans, il était déjà organiste à l'église. Dès l'âge de seize ans, il commença à étudier les origines du Tarot, puis à collectionner une quantité considérable de documents sur ce sujet. Chaque jour, pendant des années, il étudia les

symboles du Tarot. Dans ce domaine, il appréciait particulièrement les écrits d'Éliphas Lévi.

Selon son propre témoignage, à dix-neuf ou vingt ans, il commença à recevoir la 'guidance' d'une 'voix intérieure' qu'il estimait alors être celle de son 'inconscient' ; et qui le conseillait souvent et de façon très précise dans ses recherches tarologiques.

En 1907, à vingt-trois ans, il rencontra William Walker Atkinson à Chicago. On dit souvent qu'il aurait écrit avec lui (voire avec un troisième personnage) le fameux *Kybalion*, ouvrage qui eut pour nom d'auteur 'Les Trois Initiés'.

En 1909, encore à Chicago, un inconnu, un certain docteur Fludd, l'appela par son nom au beau milieu d'une rue et lui parla de quelques-uns de ses secrets pourtant les plus personnels. L'inconnu lui révéla que sa Voix intérieure était celle d'un Maître de sagesse qu'ils avaient en commun, l'un et l'autre ; et, par ailleurs, qu'il avait le choix entre une brillante carrière musicale ou la diffusion d'un enseignement de la Sagesse éternelle, adapté à l'Ère du Verseau. Paul Foster Case choisit immédiatement la deuxième possibilité.

Après avoir profondément étudié le *Sépher Yetzirah*, il découvre, par sa 'seule' inspiration, les attributs ésotériques des arcanes majeurs du Tarot. En 1916, il publie ces attributions dans la revue *The World*, ce qui, semble-t-il, n'avait alors jamais été effectué. Il provoque ainsi une consternation dans les cercles informés de ces choses au sein de la Golden Dawn, où on se demandait si ce jeune inconnu n'avait pas gravement enfreint la discipline de l'arcane.

Après enquête sur ce point, un des dirigeants, Michael Whitty, de l'Ordre rosicrucien 'Alpha et Oméga', section de la Golden Dawn restée loyale à S. L. MacGregor Mathers, proposa à P. F. Case de devenir membre de son organisation. Paul Foster Case gravit rapidement les grades de cette initiation et fut introduit dans son Ordre Intérieur le 16 mai 1920. Il devint bientôt une figure éminente au sein de cette communauté, sinon au-delà.

Dans le cadre de son étroite collaboration avec Whitty, il écrivit avec ce dernier *The Book of Tokens*, ouvrage qui est une méditation sur les vingt-deux arcanes majeurs du Tarot. Il affirma toujours ne pas l'avoir

écrit par lui-même, mais l'avoir reçu, tout comme Whitty, par claire-audience.

Par suite, semble-t-il, de son jeune âge et de son rapide avancement au sein de 'Alpha et Oméga', il suscita diverses jalousies et mesquineries. Par exemple, on l'accusa d'échanger, de part et d'autre de l'autel et durant l'eucharistie, des clins d'œil qualifiés de 'significatifs' avec Lilli Geise - qui deviendra bientôt sa femme jusqu'au décès de celle-ci en 1924. De plus, certains de ses enseignements sur le rôle initiatique de la sexualité y parurent 'inappropriés'.

Moina Mathers, qui succéda à son mari après le décès de celui-ci à Paris en novembre 1918, et qui, en qualité 'd'Imperatrix', dirigeait depuis Londres l'Ordre dans son ensemble, dans un esprit puritain et avec 'une main de fer', fut saisie de cette question. Par lettre du 18 juillet 1921, elle écrit à Case : *You evidently have reached a point in your mystical Way where there would appear to exist certain cross-roads. The artist in you, which I recognize, and with whom I deeply sympathize, would probably choose to learn the Truth through the joy and beauty of physical life¹. (Vous êtes manifestement arrivé à un tournant décisif dans votre Cheminement mystique. L'artiste en vous, que je reconnais et avec qui je sympathise profondément, choisirait probablement d'apprendre la Vérité à travers les joies et la beauté de la vie matérielle/charnelle).* Après échange de correspondances avec Moina Mathers, Case fut de façon 'péromptoire' exclu de l'Ordre. Peu après, divers membres éminents de la Golden Dawn signifièrent leur désapprobation à Moina Mathers. Par exemple, Elma Dame, 'Imperatrix' du temple de Philadelphie, lui écrivit : *When you got rid of Mr case, you killed the goose that laid the golden egg. (En vous débarrassant de Mr Case, vous avez tué la poule aux œufs d'or).*

C'est alors que, avec quelques membres fondateurs, P. F. Case créa BOTA, Builders of the Adytum, 'Les Constructeurs du Sanctuaire Intérieur'. Certains documents situent cette création à des dates différentes ; notamment quelques années après 1921.

Peu de temps après la rupture de Paul Foster Case avec la Golden Dawn, survint sans doute l'un des événements centraux de sa vie. Les documents dont on dispose, et notamment une lettre de lui-même à Mady Sauvageot, responsable de BOTA en France, mentionnent les faits

¹ Dr. Paul A. Clark, *Paul Foster Case, His Life and Work*, 51.

suivants : alors qu'il se trouvait à New-York, il reçut un appel téléphonique et, à son extrême surprise, la voix qu'il entendait souvent depuis 1906 et qu'il croyait être celle de son Instructeur 'intérieur', lui parla de 'l'extérieur' et lui donna rendez-vous dans un grand hôtel de la ville, au Waldorf Astoria. Il s'y rendit. Puis il passa chaque jour, pendant plusieurs semaines, avec ce personnage ; dont il écrit, dans une lettre ci-joint du 30 juin 1953 : *He is very much in the flesh, and by no means the sort of astral demi-god dreamed by Charles Leadbeater and Annie Besant. (Il est bel et bien incarné et en aucune manière cette sorte d'astral demi-dieu rêvé par Charles Leadbeater et Annie Besant)*. Il précise que son nom est tantôt 'Le Hongrois', tantôt 'R' ; et qu'il *a un autre titre qui, probablement, vous est aussi familier. (He has another title that is probably also familiar to you)*.

À un moment qui semble mal déterminé, P. F. Case abandonna définitivement sa carrière musicale et s'installa à Los Angeles.

Dans le numéro de mars 1937 de la revue *Wheel of Life*, il présenta BOTA comme une ramification directe de la Golden Dawn, mais en précisant bien que les éléments 'Enochiens' en étaient expurgés, de même que les adjonctions dangereuses ou suspectes effectuées en son temps par S. L. MacGregor Mathers. Les rituels de la Golden Dawn, pourtant de la plus grande valeur, dit-il, sont souvent viciés ou dépourvus de sauvegardes ; et, de ce fait, susceptibles d'entraîner de graves désordres physiologiques ou psychiques.

En 1937, P. F. Case fut ordonné prêtre dans l'Église Catholique Libérale (née en Angleterre 1916). En cette qualité, il desservit plusieurs paroisses en Californie du sud. De nombreux prêtres théosophes ou kabbalistes, souvent issus de la Golden Dawn, se trouvaient dans les rangs de cette Église.

Il fréquenta trois loges maçonniques ; la première, à New York en 1926, et les deux suivantes, à Los Angeles, à partir de 1944 et de 1953.

P. F. Case se remaria en 1943 ; avec Harriet Case, qui mourut en 1973. Il décéda à Mexico en 1954.

BOTA fut ensuite dirigé par Ann Davies jusqu'à sa mort, en 1975 ; elle avait rencontré P. F. Case dès 1943 et, depuis lors, collaboré

étroitement avec lui. Notons qu'elle prit la liberté d'ajouter quelques cours, diversement appréciés par certains élèves, au corpus initial. L'enseignement de BOTA continue d'être diffusé à partir du siège, à Los Angeles ; notamment dans une traduction en français.

II

DE SON ENSEIGNEMENT

Après sa rencontre avec le Maître 'R', P. F. Case commença, durant l'été 1922, la rédaction d'un vaste enseignement, à adresser par correspondance. Ce corpus comprend maintenant 226 leçons, dont chacune est à lire et à méditer par l'élève six fois par semaine. Il s'y ajoute de nombreux exercices, telle la contemplation d'un ou de plusieurs arcanes majeurs du Tarot. Sur la base de ce qu'on appelle une 'année universitaire' - laquelle s'étale sur environ six mois effectifs - cet ensemble de leçons avoisine donc dix années d'études et couvre, dit-on, l'essentiel de l'ésotérisme occidental ; et, plus précisément, les trois Voies initiatiques suivantes : le Tarot, la Kabbale et l'alchimie 'spéculative'.

Bien que cet enseignement se veuille très large, notons quand même qu'il élude une grande partie de l'astrologie² et, par ailleurs, les spécificités de la contre-initiation. Quant à la cosmogonie, elle demeure essentiellement circonscrite à la descente de l'émanation dans l'Arbre séphirotique, point abordé ci-dessous.

Notons que la totalité de ces leçons était, et reste, destinée aux seuls élèves de BOTA ; et que ces élèves sont d'autant moins nombreux qu'ils franchissent les étapes successives de ce long cheminement. Depuis l'origine jusqu'à aujourd'hui, notons, à titre indicatif, que, dans le monde entier, le nombre total d'élèves ayant été destinataires d'au moins une partie de ces leçons avoisinerait les cinq milliers. Notons aussi que la plupart des écrits publiés par Case, ou ceux dits de lui, semblent le plus souvent, au mieux, des copies de ses propres leçons ; à

² Ann Davies a diffusé un cours d'astrologie d'un intérêt assez limité, relatif aux décans.

l'exception des quatre articles ou opuscules suivant : *The Great Seal of the United States* ; *The masonic Letter G* ; *Daniel, master of magicians* ; *The Name of names*.



Comme indiqué précédemment, P. F. Case estimait que la totalité de son enseignement, en réalité, n'était pas du tout de lui ; mais que, dès sa jeunesse, il provenait directement et complètement de Maître 'R'. - ce qui, implicitement, laisse peu de place à ce qu'il aurait pu recevoir de la Golden Dawn.

Il estimait aussi que Maître 'R.' avait, notamment, été incarné comme l'un des Roses Croix ayant rédigé, voici quatre siècles, la *Fama Fraternitatis* et la *Confessio Fraternitatis*. Il considérait que lui-même avait été un kabbaliste confirmé dans une vie antérieure. Bien sûr, cette double antériorité, rosicrucienne et kabbalistique, ainsi assumée par P. F. Case, ne pouvait que colorer profondément les origines de son enseignement. Elle en est même, sans doute, la caractéristique principale.

Soulignons que, selon ces mêmes racines doctrinales, tous les états initiatiques, donc tous les degrés d'être, y compris divins, sont susceptibles, au fil des incarnations successives, de se trouver vécus par l'homme ; conformément, d'ailleurs, à des enseignements anciens et multiples ; tels ceux de Pythagore, du *Corpus Hermeticum*, de Clément d'Alexandrie, ou de Plotin et de son école. Comme l'enseignent aussi certains mystiques chrétiens, l'homme est en effet appelé à la déification. N'est-ce pas là, d'ailleurs, la principale finalité de l'alchimie, non seulement pour l'alchimiste, mais même pour la matière de son ballon ?

Comme il n'est évidemment pas possible de résumer cet immense et très dense corpus en quelques minutes, on en citera ci-après quelques passages, à titre d'illustrations - tour à tour dans le Tarot, la Kabbale et l'alchimie. Dans la plupart des cas, ils seront relatifs à des états initiatiques ultimes ou quasi ultimes.

A - Du Tarot

Bien sûr, il s'agit là d'un Tarot spécifique à BOTA, même si, à vrai dire, il a été créé comme une 'correction' de celui bien connu dans le monde anglo-saxon, de Ridder-Waite (conçu par A. E. Waite et édité par la

maison Ridder). Notons que, par exemple, les clefs de la Force et de la Justice, sur instruction du Maître 'R', ont été interverties par rapport à la structure habituelle et sont, dans le Tarot de BOTA, respectivement les clefs 8 et 11. Notons aussi que la première lame, celle d'aleph, correspond au zéro et au Fol (et donc, au joker des jeux exotériques).

Contrairement à ce qu'on pourrait imaginer dans le grand public, le Tarot de BOTA est fort peu conçu comme un instrument divinatoire. Il est surtout compris comme une synthèse illustrée, symbolique, cohérente et globale de toute la Manifestation ; et, de ce fait, il est considéré comme un instrument initiatique privilégié.

La raison, peut-être inattendue, de cette efficacité initiatique peut notamment résulter de ce que chacun des vingt-deux arcanes majeurs est en correspondance, comme nous le verrons ci-après, avec chacun des vingt-deux Sentiers du diagramme séphirothique. Par-là, il reflète, représente, exprime et symbolise à la fois, chacune des vingt-deux faces de tout le Macrocosme ; et de même, chacune des vingt-deux facettes du microcosme, ainsi susceptible de se trouver modifiée, si on peut dire, par la puissance de ce 'miroir' lorsqu'il se trouve contemplé. À tel point, par exemple, que l'élève débutant se doit de ne pas dépasser la contemplation d'un arcanes au-delà de cinq minutes ; même si l'arcanes considéré, qu'il aura peint lui-même à partir d'un modèle en noir et blanc, ne fait, dit P. F. Case, que surgir la sagesse innée en lui, sans aucun ajout extérieur.

Notons que chaque arcanes, ainsi en correspondance avec un Sentier, est aussi en correspondance avec un son, une couleur, une planète ou un signe zodiacal, une intelligence alchimique, une valeur arithmosophique, une série de valeurs guématriques et, particulièrement, avec une des vingt-deux lettres-idéogrammes de l'alphabet hébraïque dont il constitue même, dit-on, le développement symbolique le plus élaboré au monde.

À titre d'exemples relatifs au Tarot, retenons ci-après quelques commentaires de P. F. Case ;

- sur l'arcanes du Char, clef 7, dont le conducteur incarne le Soi, il écrit, à propos de la Volonté ;

[...] le concept occulte [ésotérique] de Volonté est différent des notions ordinaires,
[...] la Volonté n'étant d'aucune façon une qualité personnelle.

Dans tout l'Univers, il n'existe qu'une seule Puissance de volonté.

Avant toute chose, débarrassez-vous du leurre de la volonté personnelle.

Rappelez-vous toujours que la Volonté véritable n'est jamais votre volonté propre.

La personnalité [ici, l'ego psychique] doit toujours être considérée comme un instrument. Elle ne doit jamais être prise pour l'ouvrier [le Soi suprême] qui l'emploie.

- concernant le Pendu, clef 12 :

Tout le tableau représente un pendule au repos. C'est ainsi que les troncs sont semblables aux piliers de la clef 2 [la Papesse, ou Grande Prêtresse], aux sphinx de la clef 7 [le Char] [...]. L'Homme Pendu est immobile. Il sait qu'il n'existe pas une **personne** qui puisse penser, dire ou faire quelque chose. Il sait que **l'Identité Une** est le seul Penseur, le seul Orateur, le seul Acteur. Il réalise son union avec ce Un, et voit que sa personnalité se trouve parfaitement et totalement supportée par le Principe Central de l'univers, symbolisé par la potence en forme de Tav.

Au centre de chaque personnalité humaine est cette pure et Divine Essence. [...] Un occultiste pratique [...] est un être qui s'est entraîné à attribuer toute action à **Cela** et à **Cela** seulement ; et à nier tout ce qui semble indiquer le contraire.

- à propos de l'arcane dit du Jugement (soit plutôt, ésotériquement, de la Résurrection), clef 20, P. F. Case écrit :

[...] il existe, dans l'état [initiatique] représenté par la clef 20, une reconnaissance perpétuelle du pouvoir de l'Esprit. C'est ainsi que le chiffre 20, lu de droite à gauche, exprime

l'opération du Non-Être [clef 0] agissant à travers la mémoire [clef 2], ou l'élaboration de la vision du Fol [clef 0] au moyen de la loi de la Grande-Prêtresse [clef 2]. Dans cet état [...] surgit une conscience d'une nouvelle nature. Nous cessons pour toujours de dormir. Notre corps est mis en repos et nous restons éveillés, capables d'agir consciemment dans la Quatrième Dimension, si bien qu'en vérité nous 'servons réellement Dieu jour et nuit' [...].

Celui qui écrit ces pages certifie, pour en avoir une connaissance certaine, qu'il s'agit d'une expérience à laquelle participent des milliers d'hommes et de femmes parfaitement normaux.

B - Du Diagramme séphirothique

L'enseignement de P. F. Case sur la Kabbale est essentiellement centré sur l'Arbre des Séphiroth, vu tout à la fois comme le diagramme de la structure du Macrocosme, du microcosme, de la Descente de l'Émanation, et de la Réintégration dans l'Être le long de ce Chemin initiatique.

On l'a noté, chacun des vingt-deux arcanes majeurs du Tarot correspond à l'un des vingt-deux Sentiers de l'Arbre de Vie ; autrement dit, la totalité du Tarot s'insère et s'intègre complètement dans le diagramme séphirothique. C'est dire pourquoi le Tarot et le diagramme séphirothique se correspondent étroitement, se confirment symboliquement et se complètent réciproquement, le premier étant comme l'illustration en images, apparemment 'faciles', du second, aride schéma de figures géométriques si riches de complexités³. Aussi, les commentaires de P. F. Case sur chacun des Sentiers renvoient-ils souvent aux lames du Tarot. Rappelons à ce sujet que c'est lui qui, pour la première fois et sous la guidance de son Maître intérieur - guidance qu'il notait souvent en privé - a rendu public ces diverses correspondances, en intégrant ainsi, à l'intention de cercles moins restreints, les arcanes majeurs dans la structure kabbalistique.

³ Peut-être est-ce un hasard de l'Histoire si les plus anciennes attestations, tant du diagramme séphirothique que du Tarot, semblent remonter à peu près à la même époque, vers le XIe ou XIIe siècle ; et que, de plus, elles se situent dans la même aire géographique, située autour de Fez et de Cordoue, cette région alors si privilégiée de la réflexion ésotérique, au confluent de trois cultures, un peu comme Alexandrie mille ans plus tôt.

Cela n'exclut pas, bien sûr, que les commentaires de P. F. Case comportent aussi de très nombreuses considérations de nature guématrique, puisqu'on est là dans un cours de kabbale ; mais aussi de multiples renvois aux enseignements de l'alchimie et du Tarot, puisque ceux-ci ont, comme la Kabbale - ces trois voix initiatiques - le même objet : la structure du Macrocosme (et du microcosme) ; et la même finalité : la divinisation de l'Homme .

Le Diagramme séphirothique tient une place centrale dans l'enseignement de P. F. Case car, avant de pouvoir représenter le Chemin du Retour et celui de l'Initiation, il est essentiellement celui de la 'Descente dans les plans', donc de l'Émanation.

Il peut donc paraître utile de rappeler brièvement, ici, les principales caractéristiques de la doctrine de l'émanation, concept et processus parachevés au sein de l'école néoplatonicienne, où la kabbale semble avoir tant puisé :

- l'émanation, partant de Kéther, ou du Soi et de son unité, descend progressivement vers le multiple. Comme l'énonçait déjà le *Corpus Hermeticum*, *toute chose procède du Un, par la médiation du Un*.
- le Tout est immanent dans chaque partie, comme chacune d'entre elles dans toutes les autres, à l'instar de chaque Séphirah dans chacune des neuf autres.
- cette structure séphirothique est d'autant plus hiérarchisée que l'émanation ne modifie en rien l'émanant ; à l'image du Soleil dont, chez Platon, les rayons n'épuisent jamais l'astre.
- inversement, chaque degré de cette descente progressive de l'émanation suppose une entropie ; donc une *étreté*, une ipséité⁴ moindres de l'émané par rapport à son émanant, de l'effet par rapport à sa cause⁵.
- quel que soit son niveau d'émanation, chaque être émané 'désire' retrouver l'état, ou le degré d'ipséité, au-dessus de lui ; ce qui, notamment, fonde le parcours du Chemin initiatique, comme, plus généralement, le Retour de toute l'Émanation à son Origine, en Kéther.

À propos de la première Séphirah, Kéther, au sein des quatre Mondes kabbalistiques, P. F. Case écrit notamment :

⁴ Sauf erreur, le terme 'd'ipséité' ne figure pas dans les lexiques néoplatonicien et kabbalistique.

⁵ Plotin écrit, in *Traité* 10, 6 : *l'être toujours parfait engendre toujours ; il engendre un objet éternel ; et il engendre un être moindre que lui*.

Kéther, כתר, est la condensation première de la Lumière Sans Limite, Aïn Soph Aor, אֵין סוֹף אֹר, en un point qui est un centre de mouvement tourbillonnant.

Chacun des trente-deux sentiers de sagesse [soit la totalité de l'Arbre séphirothique] est quadruple. [Ainsi] Kéther existe dans le monde archétypal, Atziluth. Kéther existe aussi dans le monde créateur, Briah ; dans le monde formatif, Yetzirah ; dans le monde matériel, Assiah. Il en est de même des trente et un autres Sentiers [puisque les dix Séphiroth sont aussi des Sentiers].

[...]

En chaque personnalité humaine, le point Kéther en Atziluth est la présence, dans cette personnalité, du Soi universel, qui est désigné par le terme Yekhidah, l'Indivisible. Le Soi universel est omniprésent et a donc son centre partout.

Le point Kéther dans Briah, pour les êtres humains, est ce que certains théosophes appellent 'la semence de l'atome' qui persiste durant la série entière des incarnations.

[...]

Dans Yetzirah, le point Kéther est ce que les yogis appellent 'Sahasrara Chakra'. C'est un centre situé en dehors du corps physique, mais à l'intérieur du corps astral-éthérique entourant le corps physique. Ce 'Lotus au mille pétales', comme les yogis l'appellent, est le foyer d'un mouvement tourbillonnant d'une immense intensité.

[...]

En fait, la glande pinéale, [...à ne pas confondre] avec le 'Sahasrara Chakra', n'est que le point où s'opère le contact physique avec les aspects supérieurs de Kéther en Yékhidah, dans ses rapports avec la personnalité humaine [...]. Toutefois, la glande pinéale est réellement le point qui correspond à Kéther en Assiah [...].

À propos du Sentier de Gimel, qui relie Kéther à Typhéreth, P. F. Case note, selon une guématrie inverse qui peut surprendre un kabbaliste :

Donc, que ce soit comme verbe ou comme nom, le mot Gimel, גמל, est composé de lettres dont les valeurs sont : 3, 40 et 30 ; de sorte que le nombre du mot entier est 73. Remarquer que le nombre 73 est écrit, avec un renversement des chiffres, 37 : il devient le nombre de יחידה, Yékhidah, l'Invisible Soi, et הכבוד ha-Kabode, la Gloire. C'est comme si les idées exprimées par

Yékhidah et ha-Kabode étaient semblables à des réflexions ; et c'est ce qu'elles sont, effectivement. Un miroir renverse l'image qu'il montre. La manifestation, résultat de l'activité (radiante) en forme de spirale diffusante, est l'opposé de l'activité en forme de spirale centripète, condensatrice, qui enroule la puissance en un centre. Yékhidah, l'Indivisible Soi, et ha-Kabode, la masse des forces potentielles en action, concentrées au Centre, sont une seule et même force ; et chacune est représentée par le nombre 37.

[...]

Ainsi, Tiphéreth est créée et mise en activité par les Trois Célestes avant même que les quatrième et cinquième Séphiroth soient élevées, de l'état latent et potentiel, à l'activité effective. Même à ce moment, rien n'est transmis aux quatre Séphiroth [inférieures], qui constituent le champ de la personnalité [psyché] humaine, avant que l'Hexade supérieure des Séphiroth, de Kéther à Tiphéreth, ait été rendue complètement active

Au sujet du trente-et-unième Sentier, qui relie Hod à Malkuth, et à propos du véhicule physique de l'Initié au degré quasi ultime, P. F. Case note :

[Son corps est] incarné sur le plan physique ; mais il est libéré de la nécessité de la naissance et de la mort. Il [cet Initié] commence son incarnation finale sous l'aspect d'un corps naturel, mais il termine son incarnation, transmué dans le véhicule immortel de l'Adepté libéré.

Lorsque cela survient, le véhicule physique peut être 'déposé' et repris de nouveau. Des hommes et des femmes parcourent aujourd'hui la Terre dans des corps qu'ils ont conservés intacts et jeunes pendant des siècles. Quelques fois, ils les déposent volontairement. Souvent, afin d'éviter une curiosité intempestive en survivant à la plupart de leurs contemporains, ils acceptent de laisser supposer qu'ils sont morts.

C - Du Grand Œuvre

Le cours de P. F. Case sur le Grand Œuvre considère que le but de la véritable alchimie n'est pas la fabrication de l'or, mais la divinisation de l'homme (et même de la matière).

Notons que ce cours ne concerne pas l'alchimie dite 'opérative', avec fourneau, ballon et cornue ; mais essentiellement l'alchimie 'spirituelle'. Ses cinquante-deux leçons comportent de nombreuses citations d'alchimistes parmi les plus confirmés. Ces divers textes, par leur extrême polyvalence lexicale, leur caractère presque toujours symbolique et, surtout, par la volonté délibérée de leurs auteurs d'en crypter le sens apparent, comptent sans doute parmi les plus obscurs de toute la littérature occidentale. Et pourtant, ces cours de P. F. Case guident l'élève, par toutes sortes de détours, à travers les absurdités formelles de cet immense labyrinthe.

Pour cela, il se réfère très souvent, par exemple, à la symbolique du Tarot comme à la complexe structure du Diagramme séphirotique, ainsi qu'à leurs multiples correspondances astrologiques, arithmosophiques et guématriques. Les citations en hébreu de la Thora, et ce qu'elles impliquent, ne sont alors pas toujours des plus faciles à intégrer.

Le caractère 'spirituel' de cette alchimie, c'est à souligner, n'est pas seulement spéculatif. Elle peut, elle doit aussi être 'opérative' à sa façon : sur ce terrain, P. F. Case donne à l'élève, à maintes reprises, de nombreuses suggestions pour parvenir, la grâce aidant, à une transmutation de sa psyché et, bien sûr, à celle de sa physiologie. C'est ainsi qu'il recommande la contemplation de certains arcanes majeurs, par exemple ceux relatifs aux signes de la Vierge et des Gémeaux.

P. F. Case spécifie lapidairement ainsi ce qu'est l'objet même de l'alchimie ; ce qu'est la Matière première ; ce qu'est la Pierre :

L'homme lui-même est l'objet de l'opération alchimique. L'homme est la Matière Première. L'homme est la Pierre.

Ce n'est pas pour échapper à l'incarnation que nous [P. F. Case et ses élèves] abordons le Grand Œuvre. Ce que nous cherchons réellement, c'est d'être libéré de la nécessité de mourir et de renaître. L'homme ordinaire ne parvient pas - il s'en faut de beaucoup - à atteindre l'objectif que vise l'incarnation : fournir un véhicule personnel adéquat au moyen duquel l'Ego Central, ou Adam, le Roi [Christos], puisse s'exprimer. C'est exactement ce qu'accomplissent ceux qui réussissent dans le Grand Œuvre.

Au sujet de la 'projection alchimique :

[La santé du possesseur de la Pierre] est le résultat de la combinaison et de la coordination parfaites des énergies chimiques et électriques qui maintiennent la forme et les fonctions de son corps physique. Cet état de vitalité rayonnante est communicable. Lorsqu'il est réalisé, un alchimiste peut projeter son propre taux de vibration sur le corps des autres personnes, suscitant une vibration analogue à celles de ses propres organes. C'est une des méthodes de la Guérison Hermétique.

[...] Au cours de cette opération, une force réelle est projetée. C'est la 'poudre de projection' alchimique, au moyen de laquelle les 'vils métaux' - les hommes et les femmes ignorants, égarés dans l'illusion - peuvent être transmués en 'or', c'est-à-dire en personnalités libérées et illuminées.

[...] Quelque chose qui n'est ni écrit ni parlé passe du mental de celui qui sait dans celui de ceux qu'il instruit. L'élève est le métal qui doit être transmué ; et ce métal doit au préalable être nettoyé. Cela signifie que le mental [sans doute : la psyché] de l'élève, ainsi que son corps, doivent être purifiés avant toute communication des secrets supérieurs de l'Art : ils ne sont jamais confiés à l'écriture, pas plus qu'ils ne peuvent être prononcés au moyen de la parole ordinaire. Leur connaissance transcende les limites de l'expression verbale exotérique.

À propos du 'Lion Rouge'.

Le sang du Lion Rouge est, en fait, le sang humain, ainsi que nous le répètent les sages. Toutefois, il est différent du sang ordinaire. Il est plus hautement 'énergisé'. Il contient des éléments subtils qui sont absents du sang ordinaire. Ces éléments subtils sont introduits en deux points : 1 - Là où les substances dans le chyle, ou Lait de la Vierge, sont lancés dans le courant sanguin par l'action des conduits chylifères de l'intestin grêle ; 2 - dans les poumons, là où le sang est aéré, et où les forces subtiles de l'atmosphère sont combinées avec celles qui sont tirées du Lait de la Vierge. Tant que les éléments subtils dérivés de la nourriture n'ont pas pénétré dans le courant sanguin, lors de leur passage dans les poumons, les autres éléments subtils tirés de l'atmosphère ne peuvent y être ajoutés.

(Ici, ne manquez pas de noter que, conformément à l'astrologie, la fonction des poumons est régie par Mercure).

Au sujet de la 'congélation du Mercure' :

On dit que le Souffre [la soi-conscience] 'congèle le Mercure' [la superconscience], parce qu'un des pouvoirs de la première Séphirah, Kéther [lieu] de la soi-conscience, est sa faculté de faire descendre les états de superconscience, volatils ou indéfinis, dans le champ de la soi-conscience, de manière à appliquer les principes universels aux circonstances particulières et limitées. Dans le Tarot, l'image du Magicien représente ce pouvoir d'effectuer le travail décrit par les alchimistes comme la congélation du Mercure par le Souffre.

Publications de Paul Foster Case

An Introduction to the Study of the Tarot, New Orleans, LA: Cornerstone Book Publishers, 2008 (1^{ère} éd. 1920), 102 pages.

The Tarot: A Key to the Wisdom of the Ages, Los Angeles, CA : Jeremy P. Tarcher Inc., 2006 (1^{ère} édition en 1927 sous le titre *A Brief Analysis of the Tarot*, renommé en 1947 comme indiqué ci-dessus), 256 pages.

The True and Invisible Rosicrucian Order, Boston, MA: Weiser Books, 1989 (1^{ère} éd. 1927), 344 pages.

Correlation of Sound and Color, Boston, MA: Hestia Publishing, 1931, 31 pages.

The Highlights of Tarot, Los Angeles, CA: Builders of Adytum Ltd, 1989 (1^{ère} éd. 1931), 72 pages.

The Book of Tokens, Los Angeles, CA: Builders of Adytum Ltd, 1989 (1^{ère} éd. 1934), 200 pages.

Esoteric Keys of Alchemy, Vancouver: Ishart Publishing, 2007 (diffusé en interne en 1934), 160 pages.

The Great Seal of the United States, Los Angeles, CA: Builders of Adytum Ltd, 1976 (1^{ère} éd. 1935), 34 pages.

Tarot Card Meanings: Fundamentals, 1, Vancouver: Ishart Publishing, 2009 (1^{ère} éd. 1936), 292 pages.

Tarot Card Meanings: Interpretations, 2, Vancouver: Ishart Publishing, 2009 (1^{ère} éd. 1936), 164 pages.

The Open Door, Los Angeles, CA: Builders of Adytum Ltd, 1976 (1^{ère} éd. 1938), 8 pages.

The Masonic Letter G, Richmond, VA: Macoy Publishing and Masonic Supply Co., 1988 (1^{ère} éd. 1936), 88 pages.

Daniel, Master of Magicians / The Name of Names (deux livres en un), Los Angeles, CA: Builders of Adytum Ltd, 1995, 86 pages.

Occult Fundamentals and Spiritual Unfoldment, Volume 1: The Early Writings (avec une introduction de CLARK Paul A.), Covina, CA: Fraternity of the Hidden Light, 2008 (diffusé en interne en 1924), 224 pages.

Esoteric Secrets of Meditation and Magic, Volume 2: The Early Writings, Covina, CA: Fraternity of the Hidden Light, 2009 (diffusé en interne en 1924), 192 pages.

Autres publications

CLARK Paul A. & FORBES C. L., *Paul Foster Case: His Life and Works*, Covina, CA: Fraternity of the Hidden Light, 2013, 320 pages.

THREE INITIATES, *The Kyballion*, Seaside, OR: Rough Draft Printing, 2012 (1^{re} éd. 1908), 108 pages.

La prière de Jésus dans l'occident chrétien

par Antoine de l'Aigle

(En la fête de saint Michel Archange 2013)

« Mon Dieu, aie pitié du pécheur que
je suis »

(Luc 18,13)

La prière de l'Église est nourrie par la Parole de Dieu et la célébration de la Liturgie. Bien qu'elle soit surtout adressée au Père, elle comporte, dans toutes les traditions liturgiques, des formes de prières adressées au Christ⁶.

L'invocation toute simple « Jésus-Christ, Fils de Dieu, aie pitié de nous, pécheurs », a été développée sous maintes formes dans la tradition de la prière chrétienne : elle associe l'hymne christologique (Ph 2,6-11) avec l'appel du publicain et des mendiants de la lumière (cf. Mc 10,46-52; Lc 18,13).

Il est intéressant de plonger dans la pensée de certains auteurs spirituels chrétiens, occidentaux et contemporains, pour tenter d'y reconnaître quelques similitudes avec la tradition orientale de la « *Prière de Jésus* », avant même que les traditions orthodoxes se soient répandues en Occident.

Pour ce faire, après avoir défini plus précisément ce qu'est la « *Prière de Jésus* » pour les chrétiens d'Orient, il nous sera possible d'approfondir cette étude pour retrouver des traces de la « prière du cœur » dans la spiritualité chrétienne occidentale.

Là, et à titre d'exemple, nous étudierons plus spécifiquement trois auteurs spirituels contemporains, un Jésuite, le père Teilhard de Chardin, une Carmélite, Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus et de la Sainte Face, et un Bénédictin, Dom Columba Marmion. Nous pourrons alors tenter de démontrer que la « *Prière de Jésus* » chère aux chrétiens d'Orient existe

⁶ *Catéchisme de l'Église Catholique (1992)*, art. n°2665

aussi dans la spiritualité chrétienne occidentale, en dépassant les transmissions livresques ou orales.

LA « PRIÈRE DE JÉSUS »

L'expression de l'hésychasme

C'est par l'expression « Prière de Jésus », que les Chrétiens d'Orient désignent plus spécifiquement cette invocation du Nom de Jésus, employé seul, ou dans une formule plus élaborée : c'est un des éléments les plus importants de la spiritualité orthodoxe assimilée aux « cinq Paroles » de saint Paul⁷ :

« Mais dans l'assemblée, j'aime mieux dire cinq paroles avec mon intelligence, pour instruire aussi les autres, que 10.000 en langue » (1 Co 14,19).

La « Prière de Jésus » est l'expression même de l'hésychasme⁸. L'hésychasme désigne une méthode ascétique et mystique, pratiquée par les orthodoxes. Cette méthode s'inscrit au cœur même des enseignements des « Pères du Désert⁹ », et, spécifiquement de ceux de saint Jean Climaque, l'auteur de « L'Échelle du Paradis », œuvre résumant trois siècles d'expérience monastique au Sinai.

La pratique de cette méthode a pour but de « désinvestir » la conscience du flot des *logismoi* (images et pensées « passionnelles », idolâtriques) pour la « faire descendre » dans le « cœur », centre d'intégration potentiel de l'être total, lieu de présence du Christ, en vue d'une communion personnelle avec Dieu. L'unification de la conscience et du cœur, cette « *descente de la conscience dans le cœur* » est donc un des moments majeurs de la « méthode » hésychaste.

Pour le chrétien orthodoxe, le cœur de l'Homme s'est enténébré par la Catabole, la Chute originelle ; la conscience s'est alors extravertie et dissociée. Or, la grâce du baptême recrée, en quelque sorte, le cœur.

C'est donc en utilisant le rythme de la respiration, en unissant, par l'invocation du Nom de Jésus, le souffle de la créature au Souffle vivifiant, que la conscience se dégagera de son état « enténébré », de ses

⁷ En grec, la prière de Jésus est souvent composée de cinq mots.

⁸ du gr. *hēsychia*, qui désigne le « silence » et la « paix » de l'union à Dieu, dans l'hellénisme chrétien.

⁹ Parmi les plus importants, saint Antoine, le Père des Moines, saint Pacôme, saint Jean Climaque, saint Irénée. 6 1 Co 12,3

passions, de ses névroses, de ses identifications illusoire, pour être à même de « descendre » dans le sanctuaire, encore obscur, du cœur. C'est alors que pourra se reconstituer, dans le feu de la grâce, le « cœur-esprit », le « cœur intelligent », véritable « lieu de Dieu ».

Par la pratique de cette méthode l'hésychaste peut prendre conscience de la « grâce baptismale », de l' « énergie divine » présente à la racine même de son être. Cette pratique se fait par l'invocation du nom de Jésus sur le rythme de la respiration et, finalement, celui du cœur. Ainsi, le corps de l'homme apparaît physiquement comme le « temple du Saint-Esprit ».

C'est cette méthode opérative qui est appelée « prière de Jésus » ou « prière du cœur ».

La forme de la « Prière de Jésus »

La forme extérieure de la « Prière de Jésus » est très simple : il s'agit d'invoquer aussi fréquemment que possible le saint Nom de Jésus, selon deux formes possibles :

- la forme longue : « Seigneur Jésus-Christ, fils et Verbe du Dieu vivant, par les prières de ta toute pure Mère et de tous les saints, aie pitié de nous et sauve-nous ».
- la forme courte : « Seigneur Jésus-Christ, fils de Dieu, aie pitié de moi, pécheur ».

Cette dernière formule rappelle les professions de foi de saint Pierre : « *Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant.* » (Mt 16, 15 :16), de Marthe : « *Oui, Seigneur, je crois que tu es le Christ, le Fils de Dieu, qui devait venir dans le monde.* » (Jn 11,27) ainsi que la prière du publicain : « *Mon Dieu, aie pitié du pécheur que je suis* » (Luc 18, 13).

Ainsi, deux grandes parties peuvent être distinguées dans ces deux formes de prières :

- a) l'invocation du Nom de Jésus, « Seigneur⁶ », « Messie », et « Fils de Dieu », autrement dit, Verbe incarné ;
- b) l'appel à la mansuétude divine de la créature pécheresse.

Les premiers mots de la « prière de Jésus » expriment avec exactitude et pureté la foi évangélique au Christ, incarnation historique du Verbe de Dieu.

Le Nom de « Jésus » contient en effet tout ce que le Fils de Dieu reçoit dans son Incarnation. Le Nom de Dieu est inexprimable par les lèvres humaines (cf. *Ex 3,14; Ex 33,19-23*). Il est grand par tout l'univers (Ps.

8). C'est le Nom devant qui tout genou doit fléchir (Is 45,23 et Ph 2,8-10).

Mais, en assumant notre humanité, le Verbe de Dieu nous le livre et nous pouvons invoquer « Jésus », c'est à dire « YHWH sauve » (cf. *Mt 1,21*). Le Nom de Jésus contient la totalité du message de l'Évangile : Dieu et l'homme et toute l'Économie de la création et du salut¹⁰.

« Ce Nom adorable, dit saint Bernard¹¹, est tout à la fois une lumière, une nourriture et un remède. Il nourrit quand on se le rappelle ; et lorsqu'on l'invoque dans la tribulation, il apporte le calme, la guérison, la paix ».

Prier « Jésus », c'est l'invoquer, c'est à dire l'appeler en nous. Jésus est ressuscité, et l'Homme qui l'appelle en soi accueille en fait le Fils de Dieu qui l'a aimé et s'est livré pour lui (cf. *Mt 10,13; Ac 2,21; Ac 3,15-16; Ga 2,20*).

La seconde partie de la prière évoque, pour sa part, toute la richesse et la complexité des relations d'amour entre Dieu et sa créature. La demande du pardon est le premier mouvement de la prière de demande (cf. le publicain: "*aie pitié du pécheur que je suis*" : Lc 18,13). Elle est le préalable d'une prière juste et pure. L'humilité confiante nous remet dans la lumière de la communion avec le Père et son Fils Jésus Christ, et les uns avec les autres (cf. *In 1,7-2,2*) : alors « *quoi que nous Lui demandions, nous le recevrons de Lui* » (1 *In 3,22*). La demande du pardon est le préalable de la liturgie eucharistique, comme de la prière personnelle.

Ainsi, la « *Prière de Jésus* » apparaît comme une mise en œuvre concrète de la théologie du Christ, réalisation de Sa présence, offrande sacrificielle, partage de la joie et de la puissance de la résurrection, descente du Saint-Esprit, et, finalement, instrument de transfiguration des hommes et des choses. Corps du Christ. Véritable anamnèse, elle est tout à la fois appel à la médiation et à l'intercession.

De l'Orient à l'Occident

Les racines bibliques et spécifiquement johannites de l'hésychasme sont évidentes. Elles sont attestées dès les origines du monachisme, aux III^e et IV^e siècles. Il s'affirme au Sinaï, avec saint Jean Climaque, au VII^e siècle, puis connaît deux grandes renaissances à partir de l'Athos, l'une au XIV^e

¹⁰ *Catéchisme de l'Église Catholique*, 1992 art. 2666

¹¹ Saint Bernard de Clairvaux, *Sermon XV sur le Cantique des Cantiques 9*

16 janvier 1054

siècle, l'autre autour de 1800. Elle fut transmise sous sa forme la plus simple, « Jésus, Christ, Fils de Dieu, Seigneur, aie pitié de nous, pécheurs ! » par les moines du Sinai, de Syrie et du Mont Athos. Par cette « Prière du Cœur » accorde le cœur à la misère de l'Homme et à la Miséricorde du Sauveur.

En Occident, la « Prière de Jésus » semble, en première analyse, rester longtemps inconnue, du fait, très certainement, de la séparation des Églises d'Orient et d'Occident⁹.

L'Occident chrétien commence à découvrir la « prière de Jésus » grâce aux *Récits d'un Pèlerin russe à son père spirituel*, livre anonyme paru à Kazan, en Russie, en 1870. La première traduction française des *Récits* paraît en 1928¹², mais ne connaît qu'une diffusion restreinte. Il faut en effet attendre 1943 pour qu'une première publication commerciale soit éditée¹³. Ce n'est qu'à la fin des années 40 que des textes écrits sur la « Prière de Jésus » et destinés à un public non spécifiquement orthodoxe sont édités.

Il est donc très vraisemblable que les auteurs spirituels contemporains n'aient eu que peu de connaissances de la méthode hésychaste de la « Prière du Cœur », du fait de sa diffusion somme toute encore récente.

L'Occident et l'invocation du Nom de Jésus

Si l'Occident chrétien ne semble pas avoir véhiculé de tradition strictement similaire à celle de la « Prière de Jésus », l'usage du *Kyrie Eleison* semble démontrer une toute première filiation. C'est une invocation aussi ancienne que le christianisme, ainsi que le montre le maintien de la langue grecque : elle est présente dans toutes les liturgies, en Orient, comme en Occident. Les neuf invocations s'adressent au Christ, et le *Kyrios* qu'on invoque, le Sauveur, c'est le Seigneur glorieux. Il existe par ailleurs une tradition ancienne du Nom de Jésus, basée sur l'enseignement de saint Paul :

« Aussi Dieu l'a-t-il exalté et lui a-t-il donné le Nom qui est au-dessus de tout nom, pour que tout s'agenouille, au plus haut des cieux, sur la terre et dans les enfers, et que toute langue proclame, de Jésus-Christ, qu'il est Seigneur, à la gloire de Dieu le Père » (Ph 2,810).

¹² Revue *Irénikon* du monastère bénédictin d'Amay, en Belgique, devenu depuis le monastère de Chevetogne.

¹³ Il s'agit de la traduction de Jean Gauvin (alias Jean Laloy), parue aux éditions Nestlé de Neufchâtel, et reprise depuis aux éditions du Seuil.

Ainsi, saint Bernardin de Sienne (1380-1444) parcourait les villes en présentant le Nom de Jésus comme la sauvegarde contre tous les maux et comme un appel à l'admirable lumière de Dieu :

« *Chantez le Seigneur en bénissant son nom, de jour en jour proclamez son salut*¹⁴ ».

Bernardin dei Busi (+1500) composa une messe et un office en l'honneur du Nom de Jésus : ils furent approuvés par le pape Sixte IV¹⁵. Pie X¹⁶, pour sa part, en institua la fête pour qu'elle soit célébrée le dimanche situé entre le 1^{er} janvier et l'Épiphanie, ou, à défaut, le 2 janvier.

Saint Bernard¹⁷, pour sa part, avait écrit d'admirables homélies qui furent reprises aux matines de l'office consacré à la fête du Nom de Jésus.

Ainsi, l'Occident chrétien, n'a pas été sans connaître cette expérience du Nom de Jésus. Certes, il ne lui a pas donné une expression aussi explicite que les chrétiens d'Orient, faute, peut-être, d'une pneumatologie¹⁸ suffisamment développée.

Aussi, certains auteurs spirituels contemporains - et en particulier les auteurs mystiques - ont pu, dans leurs œuvres, évoquer le « Nom de Jésus », sans pour autant retrouver la méthode hésychaste. À titre d'exemple, les biographies succinctes et les particularités en ce domaine des œuvres du père Teilhard de Chardin (1881-1955), de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus et de la Sainte-Face, et de Dom Marmion seront étudiées.

AUTEURS SPIRITUELS CONTEMPORAINS

Teilhard de Chardin

L'homme

Pierre Teilhard de Chardin, est né à Sarcenat, dans le Puy-de-Dôme, en 1881. Novice de la Compagnie de Jésus, il est ordonné prêtre en 1911.

Il entre en 1912 au laboratoire de Marcellin Boule au Muséum d'histoire naturelle de Paris. Il participe à la Grande Guerre comme brancardier, et prépare ensuite licence et doctorat de sciences naturelles. Il enseigne alors la paléontologie et la géologie à l'Institut catholique de Paris.

¹⁴ Office des Lectures du 20 mai, PTP p. 1224, LJ p. 1426

¹⁵ Sixte IV (1414 -1471 - 1484)

¹⁶ Pie X (1835 - 1903 - 1914)

¹⁷ Bernard de Clairvaux (1090 - 1153)

¹⁸ Dans le sens d'immanence du Souffle divin, de divin spirituellement présent à l'intérieur de l'homme.

En 1923, il est chargé d'une mission scientifique et part pour la Chine pour ne revenir définitivement en France qu'en 1946. Il se rend en 1951 aux États-Unis où il reste jusqu'à sa mort, à New York, en 1955.

L'œuvre et la pensée

Son œuvre scientifique est très importante s'articulant autour de trois domaines : la géologie générale, la paléontologie des mammifères, la paléontologie et la préhistoire humaines.

Savant de renommée internationale, le père Teilhard est aussi un mystique : il considère que la matière contient une puissance spirituelle, et c'est par une ascèse très dure, qu'il parvient à y déchiffrer comme en filigrane, à travers le cosmos, la figure divine du Christ.

La pensée de Teilhard fut nourrie par la pensée scolastique, et, par-delà celle-ci, peut se distinguer l'influence de saint Paul et des Pères grecs, en particulier saint Irénée.

Sa vision est une cosmogénèse, c'est-à-dire un univers évolutif et convergent, où Dieu se révèle d'abord comme l'avenir absolu, à travers un seuil d'extase. Orientée vers le futur, sa vision est donc fondamentalement eschatologique, voire prophétique car elle annonce un ultra-humain, un dépassement de la collectivité par elle-même, avec, en perspective le fameux point Oméga, un point de convergence de l'humanité, annonciateur de la parousie, autrement dit du retour du Christ en gloire :

« Le Monde entier est concentré, soulevé dans l'attente de l'union divine. (...) Vers le Christ convergent toutes les monades immortelles. Pas un atome, si humble ou vicieux soit-il, qui ne doive coopérer, au moins par sa répulsion ou son reflet, à l'achèvement de Jésus-Christ¹⁹. »

Juste avant « l'affaire de Douaumont », le 16 octobre 1916, Teilhard fait l'expérience totale du Christ en lui, en se concentrant sur la divine Présence.

Comme alors beaucoup de prêtres au front, il portait sur lui les Saintes Espèces, « dans une petite custode, en forme de montre ». À un rare moment de calme, il médite sur l'hostie qu'il porte sur lui en se demandant comment le Christ pouvait à la fois être si proche et si distant. Ne pouvant plus tenir, il communie. Or, « bien que devenu la chair de [sa] chair », le Pain qu'il venait de consommer était encore comme en dehors de lui. C'est alors qu'il se concentra de toute sa puissance de recueillement sur la « divine parcelle » et qu'il purifia son

¹⁹ *Le Cœur de la Matière*, 1950

cœur sans relâche, de façon à rendre son intérieur plus transparent sans cesse à la Lumière qu'il abritait en lui :

« Ainsi, au fond de mon cœur, par une substitution merveilleuse, l'Hostie se dérobait par sa surface et me laissait aux prises avec tout l'univers, reconstitué d'Elle-même, tiré de ses Apparences²⁰ ».

La conscience plongée dans l'« abîme du cœur » se dilate simultanément jusqu'aux confins de l'univers qu'elle offre à Dieu :

« Lorsque le Christ, prolongeant le mouvement de son incarnation, descend sur le pain pour le remplacer, son action ne se limite pas à la parcelle matérielle que sa Présence vient, pour un moment, volatiliser. Mais la transsubstantiation s'auréole d'une divinisation réelle, bien qu'atténuée, de tout l'univers²¹. »

L'homme devient alors prêtre du temple cosmique sur l'autel de son cœur. Le cœur-esprit s'embrase en s'emplissant de la lumière divine, les saints « deviennent Esprit et voient dans l'Esprit », d'une vision qui est communion au Christ, face du Père.

Ainsi, sans être formulée en tant que telle, l'expérience vécue par Teilhard juste avant l'affaire de Douaumont fut une espèce d'invocation muette du Nom de Jésus, par la méditation sur la « divine parcelle » que le prêtre portait en lui.

Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus

La femme

Thérèse Martin naît le 2 janvier 1873, à Alençon, en Normandie. Devenue Thérèse de l'Enfant Jésus et de la Sainte-Face en entrant à l'âge de 15 ans au Carmel de Lisieux, elle réalisa dans sa courte vie le programme tracé par son nom de religieuse. Ce faisant, elle sut entrer dans l'esprit d'enfance de Jésus de Nazareth, en suivant sa « petite voie ». À l'instar de Madeleine de Pazzi, elle s'écrie : *« Ô Jésus, mon Amour... ma vocation, enfin je l'ai trouvée, ma vocation, c'est l'amour !²² »*.

Décédée le 30 septembre 1897, elle fut béatifiée le 29 avril 1923 par le pape Pie XI, canonisée le 17 mai 1925 et proclamée « Docteur universel de l'Église » par le pape Jean-Paul II, le 19 octobre 1997.

²⁰ *Trois Histoires comme Benson, La Custode*, octobre 1916

²¹ *Le Prêtre*, 1917

²² Lettre de Ste Thérèse à Sœur Marie du Sacré-Cœur (8 septembre 1896)

L'œuvre et la pensée

Toute la doctrine spirituelle de sainte Thérèse a été puisée dans la Parole de Dieu dans un nombre restreint d'ouvrages néanmoins inhabituels dans les Carmels : la Bible, et spécifiquement le Cantique des cantiques, les Évangiles dont elle fait une lecture directe, les poèmes spirituels de Jean de la Croix, l'Abrégé d'Histoires Saintes, le Manuel du Chrétien, et surtout dans la lecture de L'Imitation de Jésus-Christ²³, joyau de la *Devotio Moderna*²⁴ :

« *Je savais par cœur tous les chapitres de ma chère Imitation, ce petit livre qui ne me quittait jamais*²⁵ ».

Ce faisant, elle suit un itinéraire spirituel très personnel. Réfléchissant par elle-même, elle construit ainsi peu à peu, dans le secret, une nouvelle voie spirituelle : elle présente un Dieu de tendresse et de liberté par opposition à la mentalité moralisatrice alors en usage dans les Carmels.

Elle fut l'auteur de Poésies, de pièces de théâtres et de lettres, la plupart de ces dernières ayant été regroupées en *L'Histoire d'une Âme*, sa biographie qu'elle écrivit par obéissance, sur la demande expresse de sa sœur Pauline, Mère Agnès de Jésus, sa supérieure du Carmel.

Ainsi que le rapportèrent ses sœurs et les novices lors de son procès de béatification, la « petite » Thérèse connaissait par cœur la Parole de Dieu. Un mois après sa première Communion, elle fit l'expérience de Jésus en elle, à l'occasion de cette « seconde visite de Jésus ». Elle le relate dans *L'Histoire d'une Âme*²⁶ :

Mes larmes coulèrent encore avec une ineffable douceur, je me répétais sans cesse à moi-même ces paroles de saint Paul : « Ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus qui vit en moi ».

Plus tard, lorsqu'elle communiait, sentant « *qu'il valait mieux parler à Dieu que parler de Dieu*²⁷ », elle se répétait les paroles de *L'Imitation* :

« *Ô Jésus ! Douceur ineffable, changez pour moi en amertume, toutes les consolations de la terre*²⁸ ».

Dans son manuscrit adressé à Mère Marie de Gonzague²⁹, sa prieure qu'elle seconde auprès des novices du Carmel, la petite Thérèse écrit

²³ Œuvre du milieu du XV^e siècle attribuée aujourd'hui à Thomas Hemerken, dit Thomas a Kempis (1379 - env.1471).

²⁴ Mouvement spirituel hollandais des XIV^e et XV^e siècles, assez proche de celui des Mystiques Rhénans

²⁵ *Histoire d'une Âme*, Manuscrit A, ch. V

²⁶ *Histoire d'une Âme*, Manuscrit A, ch. IV

²⁷ *idem*

²⁸ *L'Imitation de Jésus-Christ*, III, 26, 3

presque mot pour mot le texte de la « prière de Jésus » : « *Ayez pitié de nous, Seigneur, car nous sommes de pauvres pécheurs* ». C'est en son cœur même qu'elle reçoit le Christ :

« *Je pressentais déjà ce que Dieu réservent à ceux qui l'aiment, non pas avec l'œil de l'homme mais avec l'œil du cœur*²⁸ ».

Pour Thérèse, comme pour les hésychastes, le cœur, siège de l'âme, est le Temple du Saint Esprit, le lieu de Dieu, « *le Ciel de notre âme, faite à son image, le temple vivant de l'adorable Trinité*²⁹ ».

A la manière de la tradition hésychaste, et à l'encontre des manières de penser religieuses de son époque, où il s'agissait de faire son salut à soi et d'obtenir le salut d'autrui par des accumulations de mérites et de souffrances, la « petite » Thérèse a su faire la preuve de l'importance de l'ouverture du cœur dans la relation avec Dieu en sachant mettre en valeur les dimensions de désappropriation et de gratuité de l'acte.

Dom Columba Marmion

L'homme

Joseph Marmion naît le 1^{er} avril 1858, à Dublin (Irlande) d'une mère irlandaise et d'un père français. Après des études effectuées chez les Augustins puis chez les Jésuites, et poursuivies à Rome, il entre à l'abbaye de Maredsous, en Belgique, en 1886. Après avoir été prieur de l'abbaye du Mont-César, à Louvain, il devient abbé de Maredsous en septembre 1909. Il le restera jusqu'à sa mort, le 30 janvier 1923.

À cette charge, Dom « Columba » Marmion sut se montrer un véritable maître spirituel pour sa communauté. Il se donna généreusement à son ministère, tant par les multiples conférences qu'il donna que par les nombreuses lettres de direction, dont la plupart a été conservée.

Dom Marmion a été béatifié le 3 septembre 2000.

L'œuvre et la pensée

Dom Columba Marmion a écrit une œuvre littéraire et une correspondance à la fois denses et abondantes qui connurent un immense succès. Pourtant, son intention initiale n'était pas que son œuvre fut publiée. Il s'agissait à l'origine de notes de préparation de conférences, voire d'éléments de correspondances.

La communauté monastique qu'il dirigeait était frappée de la qualité de ces conférences spirituelles : il y parlait librement de ce qui l'avait

²⁹ Manuscrit de Ste Thérèse à Mère Marie de Gonzague (1897) (Manuscrit C, ch. X) 28 *Histoire d'une Âme*, Manuscrit A, ch. V 29 Op. cit.

frappé, dans ses lectures et dans ses méditations. Ses sources furent multiples : la *Règle de Saint Benoît*, bien sûr, mais aussi saint Thomas d'Aquin, Louis de Blois³⁰, Mgr Charles Gay³¹ et saint François-de-Sales³², spécifiquement le *Traité de l'Amour de Dieu*, et l'*Introduction à la vie dévote*.

Furent ainsi publiés et réunis dans ses *Œuvres Spirituelles*³³ :

- *Le Christ, Vie de l'Âme* (1917) ; Dom Marmion y expose le plan de Dieu et notre vocation à devenir fils dans le Fils et à trouver, dans cette relation l'épanouissement de notre sainteté et notre béatitude.
- *Le Christ, dans ses Mystères* (1919) ; le lecteur est invité à y contempler le Christ dans les diverses phases de sa vie, pour en assimiler les grandes attitudes spirituelles.
- *Le Christ, Idéal du Moine* (1922) ; ce recueil de conférences présente, dans le cadre de la vie monastique, le progrès de la vie filiale.

Elles furent ultérieurement complétées par deux œuvres posthumes, rédigées par Dom Thibaut, selon la même méthode, *Sponsa Verbi* (1923) et *Le Christ, Idéal du Prêtre* (1951).

La spiritualité de Dom Marmion s'articule en fait autour de la parole de saint Paul : « *Dieu nous a prédestinés à devenir des fils adoptifs par Jésus-Christ* » (Eph.1, 3). Par la contemplation du Christ, nous apprenons à devenir en enfants du Père. Ainsi, pour Dom Columba,

« *la contemplation de la sainte humanité de Jésus est source d'oraison, même pour les plus parfaits*³⁴ ».

Il appuie sa pensée sur sainte Thérèse d'Avila et sur saint Jean de la Croix et se réfère, en cela, au message de M^{gr} Gay, découvert pendant son noviciat à Maredsous :

« *Contempler le Seigneur, vivre le mystère de sa vie en nous, voilà la sainteté à laquelle nous sommes appelés comme chrétiens*³⁵ ».

³⁰ Louis de Blois (1506 - 1566), abbé bénédictin du XVI^e siècle, que Dom Marmion décrivait comme « l'un des plus grands mystiques et théologiens de notre Ordre, et un grand maître de la vie spirituelle ».

³¹ M^{gr} Charles Gay (1815 - 1880), théologien français, qui l'éclaira sur la manière dont il faut prier : « essayer de comprendre ce que veut dire demander au nom de Jésus-Christ »

³² Saint François-de-Sales (1567 - 1622)

³³ Marmion (Dom Columba), *Œuvres spirituelles - Le Christ, Idéal du Moine*, P. Lethielleux, Maredsous, 1998

³⁴ op. cit.

³⁵ Introduction aux deux volumes de *Elévations sur la Vie*, et *La Doctrine de Jésus-Christ*

Dom Marmion passait beaucoup de temps au chœur pour suivre l'Office. Pour lui, cette contemplation passait par l'oraison, *transformante*, primordiale. Il y consacre tout un chapitre du *Christ, Vie de l'Âme*³⁶ :

« *Le contact fréquent de l'âme avec Dieu (...) aide puissamment à la transformation de notre âme au point de vue surnaturel* ».

Il la considère comme « *l'entretien de l'enfant de Dieu avec son père céleste* ». Il en donne d'ailleurs pratiquement la définition à la manière hésychaste, et l'on pourrait pratiquement y retrouver la *Prière de Jésus*. Pour Dom Marmion, cet entretien de l'enfant avec son Père céleste lui permet de l'adorer, de le louer, de lui dire son amour, d'apprendre à connaître sa volonté et d'obtenir de lui le secours nécessaire pour accomplir cette volonté. Ainsi, comme la *Prière du Cœur*, l'oraison est à la fois reconnaissance de l'infinité de Dieu par rapport à sa créature, et supplique pour accomplir la volonté divine.

* * *

La « *Prière de Jésus* » est l'un des éléments les plus importants de la spiritualité orthodoxe. Elle fait partie intégrante de la tradition spirituelle hésychaste, son origine remontant aux *pères du Désert* des IV^e et V^e siècles.

Mais, la séparation des Églises d'Orient et d'Occident fait qu'elle semble être restée longtemps inconnue de la tradition occidentale jusqu'à la diffusion des *Récits d'un Pèlerin russe*.

Pourtant, l'étude de la liturgie romaine, mais aussi la méditation des écrits d'auteurs spirituels contemporains démontre que l'influence des Pères du Désert a inspiré et inspire encore les penseurs chrétiens occidentaux.

« *L'invocation du saint Nom de Jésus est le chemin le plus simple de la prière continuelle. Souvent répétée par un cœur humblement attentif, elle ne se disperse pas dans un "flot de paroles" (Mt 6,7), mais "garde la Parole et produit du fruit par la constance" (cf. Lc 8,15). Elle est possible "en tout temps", car elle n'est pas une occupation à côté d'une autre mais l'unique occupation, celle d'aimer Dieu, qui anime et transfigure toute action dans le Christ Jésus*³⁷. »

³⁶ op. cit. pp 278 à 298

³⁷ *Catéchisme de l'Église Catholique*, 1992, art. 2668

L'œuvre du Père Teilhard de Chardin, père Jésuite, en est un premier exemple, de par la tradition scolastique qui l'inspira, notamment, saint Paul et les *Pères du Désert*, et spécifiquement saint Irénée.

Sainte Thérèse de Lisieux, carmélite, pour sa part, alimenta essentiellement ses méditations à partir de l'œuvre de Thomas a Kempis, *L'Imitation de Jésus-Christ*.

Enfin, Dom Columba Marmion, moine bénédictin, abbé de Maredsous, nourrit sa propre réflexion spirituelle par l'étude de saint Paul, saint Benoît et saint Thomas d'Aquin.

Il ne semble pas que ces auteurs si différents et si semblables en même temps, se soient directement inspirés de la tradition hésychaste et spécifiquement des *Récits d'un Pèlerin russe* pour élaborer leur œuvre. Pourtant, l'invocation du Nom de Jésus, la centralisation sur le Christ de leur vie spirituelle, démontre que cette tradition apparaît comme en filigrane dans l'occident chrétien.

En fait, la « Prière de Jésus » dépasse les transmissions livresques et orales. Elle est innée au cœur de l'homme orant en gonflant les deux poumons de l'Église, l'Église d'Orient et l'Église d'Occident. C'est notre commun patrimoine.

BIBLIOGRAPHIE

Collectif. *Catéchisme de l'église catholique*, Paris, Mame - Plon, 1992

Dumortier, Jean-Michel. *Chemins vers l'oraison profonde*, Paris, Les Editions du Cerf, 1990

Marmion, Dom Columba. *Œuvres spirituelles*, Maredsous, P. Lethielleux, 1998.

Rinckel, Henri-Pierre. *La Prière du Cœur*, Les Editions du Cerf, Paris, 1990

Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus et de la Sainte Face, *Histoire d'une âme*, Cerf - DDB, Paris, 1998

Doudelet, Alban. *Que penser de l'orthodoxie*, Namur, Editions Fidélité, 2002

Un moine de l'église d'Orient, *La prière de Jésus*, s.l., Editions Chevetogne, 1963

Maurin, Daniel. *L'Oraison du cœur*, Paris Fribourg, Editions Saint-Paul, 1991

Silouane, Frère. *Mémoriser la Parole*, Editions des Béatitudes, Nouan le Fuzelier, 2000

Teilhard de Chardin, Pierre. *Hymne de l'univers*, Paris, Editions du Seuil, 1961

Etudes tentatives

par Marie Lalande

Avertissement

par Philippe Collin

En hommage à Marie Dosne¹

- Viens ! Il faut que je te parle de Zhora !

Ainsi commençait toujours mon ami lorsqu'il voulait m'entretenir de ses amis d'autrefois : « viens ! Il faut que je te parle de... » ; Aujourd'hui Zhora était l'objet de son enseignement. Quand je dis aujourd'hui, je veux dire il y a quelques années, puisqu'en 1980 à peu près. J'essaierai de résumer cet entretien comme je me le souviens.

Les personnages controversés ont les rôles les plus importants dans l'histoire de l'ésotérisme. Zhora, née Olga Chestakow à l'état civil, en fait partie². Elle est plus connue sur la scène ésotérique sous le nom de *Marie Lalande*, la seconde épouse du Dr Emmanuel Lalande (Marc Haven 1868-1926), et devint, par le fait, une intime de Monsieur Philippe.

Née à Odessa, dans la nouvelle Russie, le 1^{er} décembre 1877, elle est la fille de Léonid Nicolaïew Chestakow et de Olga Eugevnia Gagarine (1853-1937). Sa mère Olga, est la sœur du prince Anatole Gagarine, conseiller d'Etat et maître de la cour de l'Empereur de Russie, Nicolas II.

Nous savons de son adolescence qu'elle fut semée d'épreuves qui la préparèrent à la rencontre ultime. Mariée à Paris le 6 novembre 1895 à

¹ Troisième fille de Marie Lalande, Marie Dosne née au Clos Landar en mai 1907, s'est éteinte récemment, en mars 2003. En donnant les *Etudes Tentatives* de sa mère, nous lui rendons ainsi un dernier hommage de reconnaissance pour tous ces entretiens passés en sa compagnie.

² Lors de l'achat du Clos Landar, elle congédia Monsieur Chapas (1863-1932) qui s'installa tout près, au Clos Santa Maria, ancien couvent des Ursulines. « *Les relations entre Madame Lalande et Monsieur Chapas n'étaient pas très chaudes, et on en a toujours ignoré les raisons* », nous a confié un témoin... Seul Max Camis (1895-1985), un ami intime de Monsieur Chapas, a rapporté : « *Quant aux relations avec la demeure voisine, elles ont été très différentes de ce que l'on peut imaginer. Les rapports humains, dans leurs variantes, déjà si indécélables, peuvent encore dépasser les dimensions connues et se suffire d'un silence soutenu, plus constructeur* »... Monsieur Chapas gardait le silence sur cette situation.

Herbert Augustus Marshall (1860-1912), ce couple eut trois enfants : Philippe, Victoire et Marie. S'étant mariée à l'âge de 17 ans et ayant changé de pays, de genre de vie et de milieu, Olga Marshall sombra, en 1897, par suite de maladies et d'épreuves diverses, par une crise de dépression intense. Pendant deux ans les médecins l'assistèrent en permanence. En 1898, son mari devant faire un voyage en Angleterre, elle l'accompagna pour s'arrêter à Lyon où elle devait rejoindre sa mère qui venait de s'y installer. C'est à ce moment qu'elle rencontra celui qui la soigna définitivement : Monsieur Philippe.

Après le décès de Monsieur Philippe en 1905, elle avait été inquiète des difficultés que pouvait avoir à traverser Madame Philippe (1859-1939) et sa mère, Madame Landar (1831-1911), restées seules, et avait demandé à son mari s'il avait quelque objection à venir habiter le Clos avec l'accord du Dr Lalande. Une location-vente du Clos Landar fut décidée et les Marshall y firent bâtir une deuxième maison reliée au laboratoire de Monsieur Philippe. Le déménagement fut prévu pour novembre 1906, époque à laquelle la construction devait être achevée.

La vente définitive eut lieu le 23 novembre 1909 et Olga Marshall en devenait légitimement la propriétaire. Le 30 avril 1912 Madame Marshall devint veuve. S'ensuivit son mariage avec le Dr Lalande, en mars 1913 dans le Var, où ils firent construire une somptueuse villa sur la côte, avec sa plage et son port privés. Ainsi ils quittèrent presque définitivement le Clos Landar, trop coûteux à entretenir.

Ruinée complètement par la révolution russe d'octobre 1917, Olga Lalande était devenue comme obsédée par le souci du lendemain et le manque d'argent. Elle recherchait toutes les possibilités de s'enrichir de nouveau. C'est ainsi qu'un jour de 1930, elle demanda à Michel de Saint Martin (1894-1988) de creuser dans la grande cuisine du Clos Landar, car elle avait entendu dire qu'un ancien trésor y était caché. Michel de Saint Martin s'exécuta sur son insistance, mais aussi par curiosité, et fit des trous partout où on pouvait creuser dans la maison. On assista alors au spectacle vraiment étonnant de la maison du Maître devenu un vrai champ de bataille.

Elle apprit un métier, celui de fermière, et vendait son lait à Lentilly, près de l'Arbresle. La qualité de son lait était même réputée dans la région.

Il était loin le temps de l'écrivain qu'elle avait été. Rappelons seulement que c'est sur le conseil de Monsieur Philippe que Madame Marshall (Marshall à l'époque) avait publié dans *L'Initiation*, sous le nom de Zhora, ses *Etudes tentatives*. Cela déplaisait au Dr Emmanuel Lalande (ils n'étaient pas encore mariés à l'époque) qui saisissait toutes les occasions pour dire sa façon de penser sur les femmes écrivains. Un jour, il fut beaucoup plus violent que d'habitude et au moment où Alfred Haehl allait intervenir pour la défendre, se tournant vers Monsieur Philippe, lui dit : « Qu'en pensez-vous ? » et, à la stupéfaction de Alfred Haehl, Monsieur Philippe répondit : « Mais oui, Dac ! ».

Comme tous les grandes artistes, son œuvre littéraire est liée aux grands événements de sa vie (naissance de ses enfants, mariage et joies intérieures). Elle publie dans la revue *L'Initiation*, chère à Papus, en 1901 et 1902 sous le fameux *nomen* mystique de Zhora, dans la revue *Psyché* en 1913 puis en 1930 et 31, sous d'autres pseudonymes.

Emile Besson (1885-1975), au décès de Sédir en 1926, la pressentit même pour écrire la rubrique "Directives", chère aux abonnés du *Bulletin des Amitiés Spirituelles*, voulant remplacer ainsi l'écrivain mystique³, c'est beaucoup dire, sans trop en dévoiler, sur l'évolution spirituelle de ce personnage hors du commun !

Mais le projet d'Emile Besson, opposé à Michel de Saint Martin, Beudelot et Paul Derain, ne trouva pas d'aboutissement.

Plus tard, Marie Lalande fit quelques timides apparitions. En 1934, en collaboration avec André Lalande, Chamuel, Jules Legras⁴, J. Durand et Justin Maumus, elle publie *Marc Haven*⁵, une biographie sur son second mari, puis en 1935, elle donne ses *souvenirs* sur Monsieur Philippe⁶ à la revue *Astrosophie*.

³ « Nous envisageons de reprendre la Revue. Une personne qui, pendant toute sa vie, a été une amie très intime de Monsieur Philippe serait disposée à nous écrire chaque mois un article qui serait dans la pure tradition de Monsieur Philippe, pour remplacer celui qu'écrivait notre Sédir. (Vous pouvez savoir, vous, qu'il s'agit de Madame Lalande, la veuve du Dr Lalande - Marc Haven - qui vient de mourir)... » Lettre inédite de Emile Besson, datée de l'Arbresle le 20 septembre 1926.

⁴ Jules Legras (1867-1939), agrégé d'allemand ; auteur d'une thèse pour le doctorat économique *Les Sociétés d'assurances mutuelles agricoles*, Université de Paris. Faculté de droit, Paris, E. Larose 1912.

⁵ *Marc Haven (le Docteur Emmanuel Lalande)*, en collaboration avec André Lalande, Chamuel, Jules Legras, J. Durand et Justin Maumus, Paris, Ed. Pythagore, 1934.

⁶ « Mes souvenirs du Maître Philippe », *Astrosophie*, n°4, octobre 1935, pp.165-171.

Ce n'est qu'en 1948, soit cinq ans avant son décès, que, reprenant la plume, elle publie *Lumière Blanche*⁷, un peu énervée par le contenu du livre de Weber-Bauler sur Monsieur Philippe⁸.

Aperçu bibliographique

- « La croix », *L'Initiation*, n°7, avril 1901.
 « Les clichés », *L'Initiation*, n°8, mai 1901.
 « L'éternité », *L'Initiation*, n°9, juin 1901.
 « La matérialisation d'Adam », n°11, août 1901.
 « La souffrance », *L'Initiation*, n°1, octobre 1901.
 « Involution », *L'Initiation*, n°2, novembre 1901.
 « Etudes tentatives : préface », *L'Initiation*, n°3, décembre 1901 ; « le mysticisme », n°4, janvier 1902 ; « le spiritisme », n°5, février 1902 ; « le matérialisme », n°6, mars 1902 (reproduit dans le n°8, mai 1905) ; « l'antipathie », n°7, avril 1902 ; « l'amour divin », n°8, mai 1902.
 « Attraction », *L'Initiation*, n°9, juin 1902.
 « Veillez et priez », *L'Initiation*, n°10, juillet 1902.
 « Les Evangiles », *L'Initiation*, n°1, octobre 1902 ; n°2, novembre 1902 ; n°3, décembre 1902.
Études tentatives, préface de Papus, Paris, éd. de *L'Initiation*, 1903.
Marc Haven (le Docteur Emmanuel Lalande), en collaboration avec André Lalande, Chamuel, Jules Legras, J. Durand et Justin Maumus, Paris, Ed. Pythagore, 1934.
 « Mes souvenirs du Maître Philippe », *Astrosophie*, n°4, octobre 1935, pp.165-171.
Lumière blanche, évocations d'un passé, Lyon, imp. Audin, 1948.

⁷ *Lumière Blanche, évocation d'un passé*, Lyon, imp. Audin, 1948.

⁸ *Philippe, guérisseur de Lyon à la Cour de Nicolas II*, Baudry-Neuchatel, La Baconnière, 1944.

Préface

Je me suis souvent demandé comment on pourrait écrire un livre ; non pas pour expliquer Dieu, car, cela serait une pensée presque monstrueuse, en elle-même ; mais pour rapprocher autant que possible la compréhension du Divin de notre connaissance.

Certes, Dieu est inexplicable et ceux qui veulent l'expliquer prouvent par là qu'ils ne le connaissent pas. Ceux qui le connaissent s'inclinent.

Mais il est des côtés de Dieu, des aperçus de son Etre divin, qui, sans se prêter davantage que Lui-même aux explications humaines, peuvent être, pour ainsi dire, éclairés d'une manière plus acceptable qu'ils ne le sont généralement dans les traités scientifiques.

Pourquoi Dieu nous intéresse-t-il ?

Parce que nous nous *souvenons* de Lui et que sans Lui nous ne *serions* pas.

Et cependant, nous *sommes*.

Dieu est.

Nous sommes.

Voilà de quoi nous avons conscience, voilà ce que, incessamment, nos esprits cherchent à approfondir.

Des calculs, des travaux, des démonstrations même, peuvent satisfaire les savants ; des sermons, les croyants ; mais qu'est-ce qui saurait donc remplir les *cœurs* de l'humanité entière ?

Serait-ce l'action ?

Sans doute, tout acte, et même toute bonne volonté sincère pour le bien, mûrit le cœur ; mais il ne saurait en profiter si Dieu n'en prenait pas pitié.

Dieu guide tout homme qui cherche, et c'est en Lui demandant en toute notre humilité et toute notre ignorance de nous éclairer, que nous voulons tenter la description de certains sujets qui semblent prendre un intérêt suprême en ces jours-ci.

Ce serait surtout de Dieu et de la magie que nous voudrions parler aux cœurs de ceux qui écoutent.

Si l'homme savait ce qu'il fait lorsqu'il touche à n'importe quelle question de l'infini, il se déchausserait, comme Moïse le fit en tremblant devant le buisson ardent, sous lequel éclatait la présence de Dieu. Il laisserait ses chaussures, c'est-à-dire la *volonté propre*, en disant :

« Ayez pitié de moi, *Seigneur* ! »

« Ayez pitié de nous, *Seigneur*, et aidez-nous à voir clair dans ce que nous allons *tâcher* d'entrevoir, et *prier* de comprendre, c'est-à-dire la différence du Bien et du Mal en toutes choses. »

I

LA MAGIE

Dieu nous a enseigné que la magie était fausse. Pourquoi ? Parce qu'elle est volontaire.

Il y a deux sortes de magies que nous voudrions définir ainsi : 1° la magie quotidienne ; et 2° la magie agressive.

Entre ces deux-là, il n'y a pas une aussi grande différence qu'on pourrait le supposer ; elles font également commettre des crimes, l'une autant que l'autre, quoique d'une façon différente. Toutes deux ont leurs racines dans l'égoïsme, dans l'amour de sa propre personne.

Si l'énergie est une force supérieure, un don de la part de Dieu, la volonté entêtée ne l'est certainement pas.

La magie proprement dite jette le désordre et l'effroi autour d'elle, afin d'arriver au bénéfice personnel de celui qui s'en sert ; elle est donc criminelle.

L'aveuglement volontaire contre le bien d'autrui, la poursuite acharnée de son avantage à soi se réduit à la même définition de caractère : nuire à tout par sa volonté propre.

Ceci, à des degrés différents bien entendu, existe chez tout le monde, se trouve en chacun de nous.

Le magicien emploie des agents invisibles, ils se poussent mutuellement au mal volontaire ; le criminel, ou l'homme qui ne connaît pas ces moyens-là, se sert d'autres expédients, qui sont plus à sa portée. Le dernier ne s'enchaîne par la suite que dans le domaine physique ou matériel ; le premier, plus malheureux encore en ce qu'il a davantage perdu de sa personne, s'enchaîne partout où il a agi.

La souffrance, pour lui, sera répercutée par toutes ses actions, ainsi que par des échos innombrables créés de sa propre voix.

Pourquoi la magie est-elle foncièrement mauvaise à toute créature ?

Parce qu'elle *prend*, par elle-même et souvent de force, ce que Dieu ne lui accorde pas ?

Quel bien peut-il jamais résulter d'un pareil état de choses ?

Toute magie n'est pas mauvaise, dira-t-on, la magie qui produit des guérisons, par exemple ?

Puis enfin la magie des recherches scientifiques, celle-là pourrait même avoir une noble cause !

Bien certainement la *cause* est noble, mais le moyen d'y parvenir l'est-il autant ?

Si le Ciel ne nous juge pas encore capables de recevoir et de porter un de ses secrets, que gagnons-nous en l'extorquant de force, tout en le pervertissant ?

Et si celui qui guérit un mal, étant un agent mauvais, le redouble autre part, qu'y gagnons-nous encore ?

Tout ceci n'a trait qu'à notre système solaire, car les esprits qui nous entourent ne pourraient eux-mêmes révéler que bien peu de chose, ou presque rien, sur les secrets et les lois exactes des autres systèmes plus ou moins rapprochés qui peuplent l'univers.

Mais voici où vient se placer, sous nos regards, le point le plus terrible du pouvoir de la magie. C'est celui qui devient Esprit.

Il y a telle chose divine qui, en l'exprimant par une lettre, ou par un signe, se transforme en la magie la plus terrible qui puisse exister ; car il ne faut pas changer l'Esprit de plan ni de compréhension. S'il est donné à quelqu'un de comprendre l'Esprit, qu'il le comprenne comme tel, qu'il l'adore comme tel, qu'il ne cherche pas à le traduire en cercle, pentagramme ou tout autre signe.

« Tu ne te feras point d'images taillée, *ni de représentations quelconques* des choses qui sont en haut dans les cieux, qui sont en bas sur la terre, et qui sont dans les eaux plus bas que la terre. Tu ne *te prosterner* point devant elles, et tu ne les serviras point, » fut la première loi de Moïse. (*Exode, XX, 4-5.*)⁹

Et « les vrais adorateurs adoreront mon Père en esprit et en vérité, car ce sont là les adorateurs que le Père demande. Dieu est Esprit, et il faut que ceux qui l'adorent, l'adorent en esprit et en vérité », a dit Jésus-Christ. (Saint Jean, 4, 23-24.)

En esprit et en vérité, et non en image et en perversité pour notre propre compte et par nos jugements.

Quel est après ceci le péché impardonnable, celui contre l'Esprit-Saint. (*Saint Mathieu, 12-31.*)

Jugez-en vous-mêmes.

Pourquoi ne peut-il pas être *remis*, pardonné ?

⁹ Texte publié par la Revue L'Initiation, n°3 de décembre 1901.

Parce que l'Esprit, qui peut tout remettre, peut tout changer dans son immense miséricorde ; que pourrait-il faire à celui qui l'a violé lui-même, qui a commis le crime le plus épouvantable qui puisse exister ?

Celui qui l'a commis, connaît tout, donc il n'a plus rien à apprendre. Il a tout fait, tout forcé ; tout s'est incliné sur son passage, il ne lui reste donc rien à faire. Il ne lui reste plus d'*action* possible, donc plus de vie. Oh ! être misérablement malheureux, qu'as-tu fait de ton âme, de ton étincelle vivante et divine ?

Mais Dieu le Père ne détruit pas ; d'âge en âge, de millions de créations en millions d'êtres, l'esprit qui s'est réduit à ce point-là, par la volonté personnelle *volontaire : je veux*, se pétrifie et redevient chaos.

Celui qui a pitié passe. Il voit par l'Esprit *saint* la peine incommensurable, inimaginable de cette pétrification morte, de cette âme-pierre. Il se sacrifie, il pénètre ces ténèbres atroces à voir, et combien plus à endurer. Il donne sa vie pour la reprendre, car telle la loi qu'Il a reçue de son Père qu'Il peut quand Il le veut la perdre pour la retrouver.

« Personne ne me l'ôte, mais je la donne de moi-même ; j'ai le pouvoir de la donner et j'ai le pouvoir de la reprendre : tel est l'ordre que j'ai reçu de mon Père. » (*Saint Jean*, 10-18.)

Il la perd, Il souffre et Il la retrouve finalement, dans des éternités sans nombre, au centuple.

Cela nous fait frémir, rien que d'y penser, et nous ne pouvons pas même le concevoir de la manière dont cela est.

Pourquoi le Christ est-Il le couronnement du Père, pourquoi est-Il l'Agneau sans tâche, l'unique exemple, Lui *Seul* absolument pur ?

Parce que Lui seul a pu dire : « Je ne puis rien faire de moi-même, selon que j'entends je juge, et mon jugement est juste, parce que je ne cherche pas ma volonté, mais la volonté de celui qui m'a envoyé. » (*Saint Jean*, 5-30.)

Pourquoi est-Il la *Vérité*, la *Vie* et le *Chemin* ? Parce que Lui seul agit en connaissance de cause, parce qu'Il se contente d'être le Fils, que

le Père lui donne son esprit (*Saint Mathieu*, 12-18.) et qu'ayant voulu être le dernier et non le premier, Il a devancé les autres par son humilité et son obéissance.

L'univers sait que Lui seul ne trahira jamais le Père, et l'univers lui obéit.

L'univers sait que l'Esprit abonde en Lui et à son tour il l'a choisi comme exemple facile à suivre !

Avant de nous mettre à n'importe quelle œuvre, faisons taire un moment le tumulte qui est en nous et demandons de tout cœur : « Père, que ta volonté soit faite et non la mienne » ; puis, si au moment même, nous sentons comme un aiguillon secret nous avertir que ce que nous allions faire n'est point la volonté de Celui que nous avons invoqué, ayons le courage d'y renoncer !

II

LE MYSTICISME

Le mysticisme est, comme toute chose, très peu connu dans sa véritable nature.

Les uns croient que ce sont des rêves plus ou moins valides, une sorte d'enivrement, de bercement de soi-même, facile à obtenir et pernicieux à suivre. D'autres traitent les mystiques de fous, et fort peu de personnes savent que le mysticisme est un travail de l'âme, tout comme un autre.

Lorsqu'un mystique est parvenu au sommet de sa propre valeur, il sait qu'il n'est rien et que s'il peut, en s'efforçant d'être fidèle jour et nuit, suivre un certain fil de conduite, il n'est arrivé à l'état d'avoir conscience d'un guide quelconque, que par la grâce de ce dernier, et que ses propres efforts à lui n'ont tendu qu'à la laisser pénétrer plus facilement en lui-même. Une fois cette grâce enlevée, il sait qu'il serait le plus inutile, le plus misérable entre les hommes. Le véritable mysticisme n'est point un rêve, c'est un travail ardu et constant qui nous mène à l'appréciation plus ou moins juste de sa propre nullité.

Le but du mystique est de suivre pas à pas celui qui le guide et dont les ordres sont précis quoique sa bonté soit grande.

Nous ne pouvons décrire le mysticisme dans toute son étendue, car il embrasse toute chose, et comme tel il a aussi ses écueils. Notre sujet se divise en plusieurs parties préparatoires et auxiliaires.

Nous voudrions qualifier les intuitions et les pressentiments de préparatoires ; les rêves et les visions d'auxiliaires.

Mais quel sera alors le véritable *pouvoir* du mysticisme dira-t-on ?

Nous sommes bien tentés de répondre, malgré tous les sourires qui nous attendent : *il n'y a de vraie puissance sur cette terre, comme ailleurs, que celle de la prière.*

De la prière qui ne commande pas, mais qui *implore*.

Si le mystique est bien guidé, il n'implorera point que se produise un fait ou s'accomplisse une chose, qui serait contraire à la volonté de celui qu'il reconnaît comme supérieur à lui-même. Et l'extase, nous objectera-t-on encore, ce fruit divin de longues années de travail d'un mystique patient et soumis, n'occupe-t-elle pas la première place dans le mysticisme ?

Nous pensons qu'aucune chose ne peut y avoir plus d'importance qu'une autre, car toutes les questions sont égales devant Dieu, et un véritable mystique voudrait tenter à se rapprocher de Dieu lui-même et non à trouver sur sa route des choses pour son plaisir ou son avantage personnel. L'extase occupera donc plus la dernière des places *et il n'en parlera pas* ; car si Dieu par son guide veut lui faire connaître quelque chose d'utile à lui-même ou à ses semblables, il peut le faire sobrement, clairement, en une pensée subite, ou quelques brèves paroles. *Dieu* n'a pas besoin de l'extase, mais l'homme se fatigue et son maître étant bon, lorsqu'il voit que son enfant est las, le console et le prend dans ses bras. L'âme du mystique tressaille à ce contact, mais, soyons-en sûrs, que si cette extase, eût-elle duré une minute ou une heure, *fût vraie*, les lèvres de celui qui l'aura éprouvée seront closes à ce sujet. Nous le sentirons peut-être dans son être, à son expression, mais *il n'en parlera pas*, car il sait que ce qui lui a été donné à éprouver n'est point à lui, mais lui est, au contraire, infiniment supérieur. Comment oserait-il porter la main, afin de se l'approprier, sur ce qui n'est point dans son pouvoir de se procurer ?

Si nous avons, tout à l'heure, voulu qualifier les intuitions et les pressentiments de *préparatoires*, c'est parce que ce sont eux qui nous donnent tout d'abord la conviction, vacillante encore, que des avertissements ou des messages divers peuvent nous arriver, à nous personnellement, de ce que nous nommons l'Invisible.

Les rêves peuvent déjà *aider* les mystiques à s'orienter dans leur vie ; cependant, ils occupent aussi une grande place parmi les écueils du mysticisme. Comment savoir quel rêve est vrai ?

Il faut être à ce sujet extrêmement sincère avec soi-même, et si l'impression du rêve persiste malgré vous, le soumettre à Dieu en prière. Cette dernière explique bien des choses auxquelles on n'avait point l'habitude de penser à sa lumière.

Les rêves sont souvent envoyés pour nous guider ; il faut en parler le moins possible, surtout lorsqu'ils concernent la vie quotidienne, déjà assez compliquée ; prier et tâcher de suivre la lumière qu'on entrevoit, voilà la route à suivre dans ces cas-là.

Les visions sont plus trompeuses encore que les rêves ; quand un mystique voit quelque chose, en plein jour, ou à n'importe quelle heure, il devrait d'abord tâcher *de ne pas* la voir ; si elle séjourne quand même auprès de lui, il doit s'en rapporter à son guide et se fier à ses conseils.

On ne peut *choisir* un guide ou bien *se prendre* un guide par force ou prédilection (du moins si l'on veut arriver à de bons résultats). Tout homme qui cherche de *tout son cœur*, devrait dire : « Eclairer-moi, Seigneur, afin de faire le bien, *selon votre volonté* », et si le Ciel consent à ce qu'il ait un guide spécial, soit par vision, clairaudience ou intuition personnelle, il l'aura, mais il n'est possible à personne qui veut arriver à bien, nous le répétons, d'en prendre un par sa propre volonté.

Dieu seul sait ce qui est bon pour nous, et Dieu seul peut juger de quelle manière Il veut nous faire travailler ou avancer ; nous ne le savons pas et, par conséquent, nous nous effaçons.

Ceci n'est point du tout pour dire qu'il y ait des personnes dépourvues de guides pendant que d'autres en possèdent. Loin de là. Il s'agit ici simplement des rapports plus ou moins sensibles ou conscients

qui peuvent exister entre guide céleste et créature humaine, et dont il est question dans ces pages comme étant du domaine très précis du mysticisme.

La vision ayant passé, et l'homme en ayant pris connaissance, il s'y conformera ensuite ; mais voici le grand écueil, c'est de se laisser aller à la contemplation prolongée de n'importe quelle communication de l'Invisible, car ceci tend à exagérer à ses propres yeux l'importance de l'homme et à amoindrir celle de la cause ou du but de la vision elle-même.

Un véritable mystique ne reviendra jamais, sans ordre spécial de son guide céleste, sur aucune des révélations qui lui auront été accordées.

Il n'oserait point empiéter sur un terrain qu'on lui permet de parcourir, mais qui n'est pour cela pas encore *à lui*.

C'est en ceci que se laissent tromper bien des personnes qui croient aux visions ; elles pensent y être pour quelque chose, tandis qu'elles n'y sont pour rien.

Les images passent, la vie bat son plein, les mystiques ont peut-être quelque chose à apprendre, peut-être quelque chose à exécuter sur cette terre, mais ils ne doivent point se croire maîtres du courant de vie qui les entraîne.

Qui peut donc *devenir* mystique, est-ce un chemin ouvert à tout le monde ?

En ce qui concerne la *prière*, oui, tous peuvent être des mystiques ; quant aux diverses manifestations du mysticisme, cela est et restera toujours entre les mains de Dieu. On ne saurait forcer ces choses-là par de bons moyens.

« Heureux ceux qui ont le *cœur pur*, car ils verront Dieu » (*Mathieu*, 5-8), a dit le Christ, celui qui est chef de toutes choses et que chacun devrait désirer pour guide direct dans ce chemin si difficile du véritable mysticisme.

A quoi reconnâtrons-nous les mystiques s'ils ne doivent point se faire connaître eux-mêmes ?

Nous ressentirons en leur présence une paix plus grande, et il résultera de nos rapports avec eux un désir plus ardent de faire le bien.

Or, il est une dernière question qui se rattache étroitement au sujet que nous venons de traiter ; c'est le pouvoir *curatif* que prétendraient avoir les mystiques déjà entraînés dans la voie. Ce pouvoir peut *exister*, mais ne saurait être *commenté*, reposant, comme il le fait, sur certaines conditions de la prière qui lui seront seules favorables.

Les apôtres ont guéri de cette manière et ils ne s'en sont jamais glorifiés. La preuve existe qu'ils ne l'ont point fait par la magie, car lorsque, peu après sa conversion, Simon le magicien, étant frappé des guérisons qu'effectuaient les apôtres, leur demanda de lui vendre de ce pouvoir, afin que ceux auxquels il imposerait les mains reçussent également le Saint-Esprit (*Actes*, 8, 19, 20), la réponse de Saint Pierre fut plus que catégorique.

Voici ce que faisaient les apôtres, et, à ces conditions-là, tous les disciples d'aujourd'hui guériront toujours ceux qui leur seront indiqués.

Un malheureux se présentait devant l'apôtre et lui demandait de le guérir parce qu'il connaissait le don de l'apôtre. Celui-ci à son tour connaissait la grâce du Sauveur et Son pouvoir de la transférer où il Lui plairait.

L'apôtre avait pitié du malade, il lui imposait les mains et ce dernier était guéri. Pourquoi ?

Parce que l'apôtre, ayant fait *abstraction de lui-même*, avait eu pitié, et à cause de ces deux choses, ainsi que des deux personnes qui demandaient, la grâce était descendue, l'homme avait été libéré de quelques-uns de ses péchés, ce qui lui permettait d'être libéré de quelques-unes de ses infirmités. Une chose ne va pas sans l'autre et l'effet physique ne peut être produit sans la cause morale.

Or *nul* ne peut remettre les causes, c'est-à-dire les péchés que Celui qui a tout pouvoir, et c'est pour cela que *nous* ne pouvons rien *accomplir*, *nous* ne pouvons que *demander*.

Qu'est alors que l'imposition des mains ?

Tout simplement *l'identification* de la personne qui a pitié avec celle qui implore la pitié. Afin qu'une miséricorde quelconque soit efficace, l'identification entre elle et son objet s'impose absolument.

Les apôtres ne *donnaient* pas de leur force, ils ne faisaient point d'efforts personnels, ils unissaient humblement et en prière l'objet de pitié avec la grâce qu'ils imploraient.

Non pas : « *Je t'impose ma main, malade qui viens à moi, sois guéri* », mais « Seigneur, nous ne pouvons rien, il est malade, je suis impuissant, mais si cela est *ta volonté*, tu peux *nous* guérir, nous te le demandons en pleine confiance et soumissions. »

Oui, alors la grâce descendra pleinement, et la personne malade sera exaucée.

Il est une loi immuable, puisque Dieu lui-même l'a suivie, c'est celle de l'identification *extérieure* du principe qui rachète avec celui qui souffre ; et l'imposition des mains en est simplement le type.

Ce que nous avons voulu dire n'a peut-être pas été bien exprimé, mais, si les lecteurs ont bien voulu nous suivre jusqu'ici avec indulgence, nous sommes sûrs qu'ils trouveront eux-mêmes quoi demander avec confiance à leur Divin Réparateur, afin de pouvoir mieux suivre la route qui leur a été tracée.¹⁰

III

LE SPIRITISME

La *Conscience* fut donnée à notre éternité pour diriger l'Humanité qui la traverse et la forme en même temps. Cette conscience devait finalement affermir notre éternité particulière en la contemplation de Dieu face à face. Mais nous nous connaissons encore si peu nous-mêmes que notre conscience individuelle doute de son éternité. Au lieu de creuser notre âme, de voir comment nous sommes faits et en quoi consistent nos besoins réels, nous tâchons d'abord de satisfaire nos penchants de surface et nous nous attaquons par la même aux choses

¹⁰ Texte publié par la Revue *L'Initiation*, n°4 de janvier 1902.

qui ne constituent à leur tour que des parties extérieures de notre éternité. A quoi nous servira-t-il de connaître les différents moules que traversent des esprits placés en des conditions différentes des nôtres, si nous ne connaissons pas d'avantage notre propre esprit ? Or, un esprit quel qu'il soit ne pourra reconnaître un autre et l'estimer à sa juste valeur, que lorsque lui-même aura déjà évolué en sa propre destinée. Et si notre moule extérieur en connaissait d'autres, saurait-il pour cela nous dire d'où ils viennent et où ils vont ? Assurément non, car l'extérieur n'est que l'effet de l'intérieur sur la matière et Dieu seul sait ce qu'il fait. Car c'est de lui que dépendent, non seulement la nôtre, mais toutes les éternités qu'il aura émané. Lui seul les dirige et sait où chacune d'entre elles viendra aboutir finalement. Et si nous qui sommes encore au commencement de l'évolution, voulons absolument savoir ce que font nos voisins d'appartements pour ainsi dire, ne ressemblons-nous pas un peu à ceux qui veulent orner leur chambre avant de l'avoir balayée ? Nos compagnons de route ne sauraient nous guider plus sûrement que nous-mêmes, ils sont sous la même enveloppe de notre éternité et n'ont que le même lien qui les rattache à l'Eternel Lui-même. La conscience, ce lien qui ne peut jamais chez aucune de ces créatures s'engourdir totalement, devrait à son état *conscient* et clair suffire pour nous guider à travers notre éternité.

Mais, dira-t-on, « c'est justement l'éternité dont nous doutons que nous tâchons d'explorer au moyen d'autres êtres, peut-être plus capables de s'en rendre compte que nous ne le sommes nous-mêmes ». Nous oublions alors que l'éternité ne représente que le désert à travers lequel nous devons évoluer en quête de la terre promise ! L'éternité n'est qu'un temps et ceux qui nous entourent voyagent avec nous. Il nous faut davantage que leurs expériences ; pour nous assurer de l'au-delà il nous faut *resserrer nos propres liens* avec notre Créateur.

Si, en interrogeant les esprits, il nous arrivait de parler au démon, qui en serait à blâmer ? Nous-mêmes nous voulons sortir de notre enceinte, rechercher ce qui est en dehors, et ceux qui nous répondent pourront dire avec raison que c'est à notre appel qu'ils se sont approchés. Non pas qu'ils n'eussent point été là auparavant, mais un voile protecteur nous séparait afin que, comme des enfants turbulents, nous puissions accomplir chacun, en paix, notre tâche. Aussi ce n'est l'esprit que nous voyons intervenir pour les phénomènes de la nature du spiritisme, ce n'est que la vie latente qui est en toute chose. Or, il est incontestablement vrai qu'il est bon de connaître la vie, mais seulement

lorsqu'on arrive à la comprendre par soi-même, lorsqu'on est en elle. Mais quand nous ne pouvons pas encore la saisir de nous-mêmes, quand il nous en faut des preuves extérieures et grossières, nous ne faisons que forcer la consigne ; nous écoutons la clameur de nos voisins de classe que nous avons ainsi pervertis, au lieu d'écouter chacun en son existence la voix divine.

Mais : « En vérité, en vérité, je vous le dis, celui qui n'entre pas par la porte dans la bergerie, mais qui y monte par ailleurs, est un voleur et un brigand. » (Saint Jean, IV,I.)

Or, qu'advient-il d'un fruit précoce, malade et trop tôt mûri ? Il tombe à terre et le temps le fait oublier, jusqu'à son avènement prochain, revêtu d'une autre forme. Nous avons ajouté trop d'importance, par rapport à nous-mêmes, aux preuves des esprits, qui ont manifesté leur vie autour de nous ; car leur vie n'est pas plus avancée ou meilleure, elle est seulement d'un autre genre que la nôtre.

Pourquoi mettre l'*évidence* de la vie qui anime notre éternité à la place de l'*esprit* qui la guide ?

Ce qui est encore dans l'enceinte d'une époque qui évolue elle-même, et qui par conséquent fait évoluer tout ce qu'elle comporte, doit, forcément encore être *matériel*. Ainsi, tous les êtres enfermés dans la même éternité marchent avec nous, quoiqu'à des degrés différents, vers le même but. Et si, au lieu de nous prendre les uns les autres pour des maîtres plus parfaits que nous-mêmes, nous recherchions chacun davantage l'Esprit de vérité, nous finirions par ne plus nous attacher les uns aux autres, mais tous ensemble à Dieu Lui-même.

Ce n'est que l'Esprit et la Vérité qui convaincront jamais le monde de quoi que cela soit ; car l'Essence de Vie elle-même ne peut être ni renfermée, ni comprise en toute sa plénitude par aucune de ses époques passagères ou de ses phases partielles.

Or, les esprits ou entités vivantes elles-mêmes forment rarement les véritables présences que nous pouvons interroger dans les cercles formés à cette intention. Ce ne sont pour la plupart du temps que leurs reflets endormis ou *inconscients* que nous tirons ainsi de leur repos.

Le phénomène produit ressemble alors à un gigantesque miroir magique. Notre cercle formé de volontés impitoyables et glaciales amène l'effet du miroir devant lequel notre évocation féroce fait comparaître et souvent même matérialiser des fluides d'une autre nature et plus subtils que les nôtres. Et la question biblique « Qu'as-tu fait de ton frère ? » ne reçoit jusqu'à présent pas d'autre réponse que celle d'autrefois : « Je ne sais pas ; suis-je le gardien de mon frère ? » Serions-nous responsables des fautes que nous faisons commettre aux autres pendant leur sommeil relatif sur notre plan ? L'effort qu'ils font pour se produire devant nous leur fait souvent puiser des forces parmi des êtres et des centres plus que douteux. Pas que ces êtres ou bien ces centres en eux-mêmes soient plus répréhensibles que ne le sont d'autres, mais étant nécessaires à la matérialisation, ils doivent forcément provenir de *la matière* et comme telle surcharger la mesure juste du châtement que portent déjà les êtres en eux-mêmes. La peine pour nous sera grande si nous prenons part à ses matérialisations ; car, comment tenterions-nous les autres sans encourir le risque d'être tentés à notre tour ? Pour voir des entités vraiment élevées, il n'y a pas besoin de recourir à la matière, car elles n'y viendront sûrement point de cette façon-là. On ne peut apprendre par l'expérience des autres ; et la conviction d'autrui même au sujet de l'existence de Dieu et de l'éternité de la conscience humaine ne saurait être utile à notre perfectionnement personnel. Dieu ne s'est point caché devant notre conscience, c'est elle-même qui se l'est voilé et elle aura beau le chercher dans les personnalités diverses qui nous entourent, elle ne le trouvera jamais qu'en elle-même lorsqu'elle se sera pliée à son propre joug. Ce que nous acceptons change, et il n'est point besoin de *tuer* pour combattre. L'*utilité absolue* d'une chose est la seule raison pour qu'elle se fasse, car rien ne saurait aller se perdre au profit douteux de quelques-uns d'entre nous. Ne cherchons donc point désormais à extorquer à des centaines, des milliers d'êtres moins conscients de leur nature que nous-mêmes ce que nous devrions arriver à connaître par notre travail. Ne prenons pas le bien d'autrui, n'en jouissons plus par la suprématie d'une force brutale et injuste, car sûrement toute énergie dépensée en mal nous reviendra en mal, qui germera à l'endroit précis où notre paresse pour le bien l'aura semé. Si les autres entités comprises dans notre éternité sont moins puissantes en émanations impérieuses que nous-mêmes, sachons leur servir d'appui et non de pierre d'achoppement. Le Ciel nous réserve ses dons d'Amour et de Vie aussi bien aux uns qu'aux autres et n'attend de chacun d'entre nous que le travail justement réparti à nos forces. Nous possédons plus de vitalité matérielle que n'en ont ceux que nous interrogeons sur notre sort ; et

peut-être leur offrons-nous par là même plus de tentations que leur existence ne nous en présente. Et cependant si nous savions combien chacun de ces « reflets de vie » ou entités spirituelles est précieux aux yeux de notre Père céleste, nous n'oserions point porter notre convoitise sur eux afin de les offenser. Nous n'oserions pas les induire en erreur et voiler la Lumière divine à leurs yeux. Mais prenons garde à ce que trop de lueurs différentes, toutes arrachées à leur propre devoir nécessaire, ne tendent à nous rendre aveugles envers la seule Lumière directrice.

Oh amis ! Retournons à la Bonté qui donne, qui guide et qui berce, au lieu de continuer à grossir les rangs des révoltés qui dévorent tout sans en profiter. Si nous suivions notre conscience, elle nous guidera sûrement à travers l'éternité, tandis que, tant que nous nous refusons encore à l'écouter, elle en est réduite à nous faire revenir sur nos pas.¹¹

IV

LE MATERIALISME

Nous avons dit, au commencement de nos études, que ce n'était qu'en prière qu'on pouvait aborder certaines questions, concernant la Divinité. Or le sujet que nous allons tâcher d'aborder aujourd'hui devrait, plus que tout autre, nous faire sentir notre parfaite impuissance. Et nous voudrions par conséquent aujourd'hui, plus que jamais, implorer l'aide de Celui qui pardonne toute chose.

Le matérialisme, considéré comme tel, sans auxiliaires et sans dérivatifs, n'aurait point d'issue possible. Ce n'est que grâce à la puissance de Dieu qui relie toutes choses entre elles, que le matérialisme n'est point encore un état désespéré. Car c'est dans l'enchaînement perpétuel des événements que se trouvent les circonstances atténuantes.

Le but de cette étude n'est donc point de disséquer le matérialisme et ses partisans, mais de voir quelles parties susceptibles d'évolution probable il comporte, de front avec ses assertions plus ou moins terre à terre et hâtives. Comme tout ce qui a puisé sa vie dans le monde inférieur, le matérialisme consiste principalement en son *enseignement* et se nourrit des discussions prolongées de ses adhérents. Ainsi que l'enfant n'est soumis à sa mère qu'au degré auquel il la comprend, le matérialisme n'est soumis à l'Esprit Divin qu'autant qu'il lui est conforme. Or, le matérialisme lui-même n'est point de nature mauvaise, il change

¹¹ Texte publié par la Revue *L'Initiation*, n°5 de février 1902.

d'aspect totalement, selon l'homme qui l'héberge ; et l'homme à son tour change selon qu'il avance dans sa voie. L'inertie qui le possédait précédemment le laisse ; il se sent vivre, mais n'est pas encore conscient d'autre chose que de sa vie terrestre, et par conséquent il devient matérialiste.

Un grand degré d'esprit est donc nécessaire pour le rendre susceptible d'autre chose. Nous pouvons posséder des qualités de l'âme qui proviennent de quelques efforts bien dirigés, ou bien d'un plus ou moins bon naturel, sans que pour cela notre esprit soit déjà à même d'entrevoir ou de pressentir son Créateur. Ceci est généralement le cas jusqu'au moment où nous atteignons le point culminant entre la matière et Dieu, le point qui nous explique la matière qui, à son tour, ne peut plus nier l'esprit. Nos opinions ne sont que le résultat de ce que nous sommes, et ainsi que nous devenons plus clairs ou plus sombres, plus purs ou plus vils, nous amassons ou sommes au contraire forcés de perdre telle capacité ou telle opinion. Mais si l'esprit de lumière a une fois pris possession d'une des plus petites parties de nos êtres, ou individualités, soyons sûrs qu'il y reviendra et que si nous le secondons, c'est-à-dire *si nous n'entravons point* son œuvre, il la complètera en nous.

Nous avons cru trouver le repos dans la matière, mais la matière change selon l'esprit, qui seul est immuable, car c'est de lui que viennent toutes choses. Rien alors ne saurait être soumis à des règles intrinsèques, et, pour avoir raison toujours, il faudrait être un habitant du royaume céleste. Or, il nous est impossible de ne point nous tromper, car nous ne sommes qu'en train de chercher seulement, lorsque nous en arrivons au point d'être conscient de ce que nous cherchons, il nous est également impossible de ne pas trouver, car ce n'est point Dieu qui est perdu, mais nous-mêmes. Nous avons voulu bâtir une tour afin d'atteindre le Ciel, et nos idiomes se sont confondus.

Que faire pour retrouver en nous ce point sensible, qui, rappelant l'esprit, pourrait nous le faire connaître ?

Nous n'avons plus la paix au sein de notre conscience, et nous cherchons au loin ce qui pourrait rétablir cette paix, au lieu de chercher à la fixer en nous-mêmes. La base de toute chose se retrouve dans le cœur de l'humanité, et la certitude du bien se renouvelle individuellement chaque fois qu'un homme se décide de prier.

Pourtant, on pourrait nous demander si nous ne sommes pas un peu rétrograde en conseillant de retourner vers le cœur de l'homme, car, nous dira-t-on, n'a-t-il point déjà servi et n'a-t-il été trouvé insuffisant à répondre à toutes les exigences, tous les désirs, que lui présentait sans cesse le genre humain ? Sans doute, et l'on aurait parfaitement raison ; aussi ne le présentons-nous pas comme *but final* de l'existence, mais seulement comme *base indispensable*, comme chemin le plus direct vers l'infini.

Rien ne saurait être le *but* de l'humanité, et par conséquent rien ne saura jamais la satisfaire, sauf *seul* l'esprit divin du Dieu incréé.

Ce n'est que le moyen d'arriver à le contempler que nous tâchons d'éclaircir ici. C'est à cet effet seul que nous recommandons le *cœur* humain, car c'est de lui que découle l'amour qui éclaire toutes choses. L'*amour* nous fait voir et réellement connaître notre but final, l'*esprit*. Or, dans la connaissance *réelle* réside la compréhension de toutes choses. Acceptons ce qu'il nous accordé de connaissances, éclairons-les par notre tendresse et tâchons de les accroître par la prière qui seule ne violente rien, mais ramène toutes choses librement et selon leur plein gré au Ciel, qui est leur patrie véritable.

Le langage divin se résume et se traduit toujours pour nous, hommes terrestres, en et par la prière.

La prière est le joint qui relie la chair et l'esprit. Pas la prière stérile ou indifférente, mais celle qui s'effectue autour de nous. Il nous faut trois choses pour ramener notre corps à l'esprit : il nous faut les actes pour l'activité de la matière, la foi pour l'équilibre de nos âmes, et l'amour pour l'entretien du commerce vivant avec l'esprit. Quels actes, quelle foi et quel amour seront à même de réaliser à nos efforts ce paradis perdu ? Ouvrons les Evangiles et nous verrons tracée, jour par jour et point par point, la vie nécessaire à notre amour. Le Christ seul connaissait alors, comme il le connaît maintenant, le sens intime de toute chose ; l'esprit est unique et ne saurait changer ; celui qui a vécu selon l'esprit hier le reconnaîtra aujourd'hui et ne pourra se tromper sur la route qu'il lui est donné de suivre.

Travaillons et cherchons dans nos *cœurs* avec soin, là est la seule vérité possible, ce que nous avons fait et ce que nous n'avons pas fait ;

ce que nous avons aimé et ce que nous avons méprisé. Le cœur est la racine de la vie ; ce qui est venu de lui a été notre véritable chemin. Ce que nous avons aimé a été notre vie, et, selon ce qu'elle a été, elle sera jugée.

La vie c'est l'amour et l'amour c'est la vie qui conduit à l'esprit.

Le bien et le mal ne *subsisteront* point, car c'est l'amour seul qui *existe* par lui-même. Il dirige toute chose, répond à tout appel, car il est Celui qui a tout créé.¹²

V

L'ANTIPATHIE

Nos lecteurs seront peut-être étonnés du choix d'un tel sujet, l'antipathie étant généralement reléguée au loin, confondue avec les sentiments émotionnels et imaginaires, qu'on trouve du reste fort naturels.

Or, il nous semble au contraire que la question des antipathies et sympathies réciproquement échangées forme le plus grand des problèmes universels. Elle nous semble englober toute chose, devenir la division même et par là former le plus grand obstacle réel à notre compréhension du Divin.

Les événements les plus importants ainsi que les plus petites circonstances de famille sont, pour la plupart, dus, nourris et envenimés par le courant répulsif que nous nommons antipathie. Et nous serions tentés de dire à tous ceux qui se plaignent de leur *mauvaise* destinée : Sachez vaincre vos antipathies, et les mauvaises étoiles sous lesquelles vous pensez être venus au monde changeront d'elles-mêmes et se transformeront en heureuses. Vous aurez *la chance*, si vous avez la sympathie nécessaire.

Cette dernière, comme tout effet de la lumière, doit être acquise personnellement et ne peut s'acheter.

Elle se *donne*, de l'un à l'autre, mais, comme les colombes de Noé, ne séjourne que là où elle peut trouver un gîte.

¹² Texte publié par la Revue *L'Initiation*, n°6 de mars 1902.

Si nos sentiments d'attraction et de répulsion individuelles n'étaient dus qu'au hasard, ils se dissiperaient de la même manière passagère dont ils seraient venus. Mais nous ne faisons que trop souvent l'expérience combien funeste peut devenir l'accroissement d'une antipathie invétérée. Il est clair que pour disposer d'une telle force, d'une influence si puissante, ce courant doit exister parmi nous depuis bien longtemps et doit, par conséquent, avoir ses *causes* d'existences.

En admettant un avenir nous sommes forcés d'admettre un passé et par là de considérer l'antipathie surtout *individuelle* comme un de nos plus grands adversaires.

On ne peut s'attendre à la fusion de quoi que ce soit sans la chaleur nécessaire à l'objet qui doit entrer en fusion. Il sera donc impossible à l'homme d'entrer dans l'Harmonie céleste qui lui est réservé tant qu'il est encore divisé en lui-même, tant que l'antipathie continue à étendre ses brèches parmi nous. Il nous sera difficile de comprendre l'Harmonie tant que notre sympathie ne lui aura pas aplani le chemin.

S'il est juste que nous aimions ceux qui nous aiment afin que les foyers de l'amour s'accroissent, il n'en est pas moins nécessaire de combler ses brèches d'inaffection afin que la substance de l'amour puisse grandir et s'étendre dans l'humanité. Et si nous avons fait des choses mauvaises, encouragé l'inaction du bien, nous devons encore être ramenés à attirer vers nous, à aimer le mal avec souffrances afin de le purifier en nous purifiant nous-mêmes.

Voici pourquoi nous aimons les antipathiques, parce leur ambiance qui nous repousse comporte probablement en elle-même quelque chose qui provient de nous.

En repoussant plus loin, en détruisant les occasions de faire la paix, qui peuvent se présenter à chacun de nous, nous créons à notre avenir des défaites encore plus graves, des lacunes encore plus difficiles à combler. A mesure que le temps avance, nos expériences antérieures nous conseillent et nous suivent, les brèches s'étendent, le vide se forme, et l'Harmonie s'éloigne en s'affaiblissant en nous.

Toute scission est mauvaise puisqu'elle nous éloigne de notre but : toute tolérance est bonne qui tend à aplanir les chemins qui mènent au paradis.

Or, ce qui nous fait tellement insister sur cette question d'antipathie et de sympathie, c'est que nous sommes convaincus qu'elle est avant tout personnelle, qu'elle découle comme toute chose du *cœur* humain, qui devrait refléter Dieu et que, de plus, tout centre de Rédemption commence par être individuel avant de devenir, à n'importe quel degré, universel en général.

L'amour seul pourra briser toutes ces chaînes de répugnances par lesquelles l'antipathie se maintient parmi nous. Il les brisera en les attirant à lui avec douceur jusqu'à ce que, se brisant d'elles-mêmes à ses pieds, elles lui deviendront conformes.

Demandons au Ciel le courage nécessaire pour mener à bien ce combat amical qui va s'engager entre nous et nos antipathies particulières. Nous en sommes tous chargés ; il faudra n'avoir point d'orgueil, point d'amour-propre, point de sensibilités excessives afin de venir à bout de nous-même. L'égoïsme est le moteur principal des antipathies exprimées au dehors ; tout ce qui nous incommode nous déplaît et nous tâchons de l'éviter.

Notre être se complaît en sa compagnie propre, admire ce qui lui est conforme et forge cette solitude intérieure si morne, dont il vient à souffrir si cruellement plus tard.

Ayons le courage de consoler l'antipathie, de pleurer la solitude et de rétablir ainsi la paix en nous-même.

Dieu, qui est au centre, au milieu même de toutes choses, est rempli de sympathie. Il attire tous ceux qui connaissent l'antipathie. Toute présence, par le fait seul qu'elle *existe*, lui est la bienvenue. Tâchons de Lui devenir plus semblables et nous ne connaissons plus les amertumes de l'antipathie. La répulsion cédera à l'attraction et l'harmonie régnera à sa place.

Aimons ceux qui nous sont antipathiques, faisons la paix toujours et partout ; le repos personnel n'existe pas sans le repos de nos semblables.

Donnons tout ce que nous possédons de forces motrices morales, et soyons sûrs que lorsque nous n'en auront plus nous en aurons encore,

car la source où nous l'aurons puisée n'aura point été en nous, mais avec nous.

Ceux qui travaillent ne se fatiguent point, mais ceux qui refoulent leurs forces s'amassent des difficultés sans pareilles.

Aussi il est plus dur de défaire ce qu'on a amassé volontairement que d'agir selon l'harmonie inhérente de l'amour constructif.¹³

VI L'AMOUR DIVIN

L'amour divin est peut-être la chose dont on parle le plus et à laquelle on pense le moins. On est si habitué de dire que Dieu nous a sauvé par amour, qu'il est rare qu'on y pense, ne fût-ce qu'un moment, d'une manière intime et positive.

Au cours de ces études que nous avons entreprises nous avons laissé de côté cet aperçu de l'Etre Omniprésent jusqu'à notre dernier moment.

Il fallait montrer à nos lecteurs que nous considérions Dieu comme entité pratique et vivante que nous sommes appelés à suivre et à refléter, et non comme un songe éloigné qui pourrait attirer nos regards éblouis.

Or, voici en quoi consiste, à notre avis, la preuve réelle de l'amour de Dieu. C'est en ce que sa révélation est mobile, en ce qu'elle nous suit et s'adapte toujours à notre état actuel et individuel.

Ceci n'est point une thèse, ou une promesse éloignée, c'est la vie qui nous alimente de jour en jour, c'est l'amitié cachée d'un Etre infiniment puissant qui, aussitôt qu'on l'appelle, répond : « Je suis là ». Quel Etre, quelle amitié, dira-t-on. Celle du Dieu tout puissant qui s'est toujours incarné parmi nous. Se transformant à nos yeux ainsi qu'un rêve de merveilles, et cependant toujours infiniment supérieur à nos attentes. Dieu reste toujours fidèle à sa Nature divine.

Il s'adapte infiniment à nos besoins.

¹³ Texte publié par la Revue *L'Initiation*, n°7 d'avril 1902.

Nous dira-t-on que cela est chimère, que nous n'en savons rien, à part le sacrifice de Jésus-Christ dont nous ne connaissons que quelques traits trop souvent estropiés par le temps, l'usage qu'on en fait et surtout dénaturés par le fait même de leur transmission ? Dira-t-on que la vitalité active manque à ce Dieu qui se tient au loin et laisse souffrir, seule, cette humanité pervertie qui attend son jugement ?

Nous ne le croyons pas. Si l'humanité doit être sauvée, le principe qui la sauve doit être au milieu d'elle. Le Christ a-t-il fini son œuvre ? Regardons autour de nous, et la réponse vraie ne manquera pas de nous sauter aux yeux. Avant que le Sauveur ne vînt sur cette Terre, il y eut des prophètes en qui le Saint-Esprit préparait son œuvre ; or, pourquoi maintenant n'y en aurait-il pas aussi bien ! L'Esprit qui séjourne en Jésus-Christ, qui est vivant, ne mystifie point ceux qui s'approchent en adorant. Si Dieu est en nous, combien plus n'enverra-t-il pas quelqu'un pour nous guider qui soit en Lui ?

Serait-il possible qu'un tel homme se tienne sur la terre sans que tous ses habitants le sachent et se précipitent vers lui ?

Toute la terre a-t-elle connu Jésus-Christ ? Non, loin de là, car nous ne sommes, chacun d'entre nous, attirés que vers les centres d'idées, de convictions, de vies qui sont les plus fortes en nous-mêmes. Il ne dépendra donc point du hasard ou de la bonne chance de tel ou tel individu qu'il soit mis sur la route d'un guide céleste incarné, mais de son propre cœur et de ce que son cœur a aimé.

Pour nous Dieu ne manque pas d'actualité, car, s'il nous donne notre pain quotidien tous les jours ; si ce qui est dans l'ordre physique est aussi dans l'ordre moral et que le soleil matériel nous éclaire journellement, combien plus ne nous laissera-t-il pas sans indications directes et pressantes dans le domaine de nos âmes ?

Il est rare que quelqu'un désire l'actualité divine. Un Dieu spectateur est plus à notre goût qu'un directeur vivant de nos plus petits actes. Les églises sont vides, et ceux qui ont le cœur souffrant (nous parlons de la majorité et non de la minorité) n'y vont point chercher ce que réclame en eux la soif de Vérité. Nous sommes modernes, il nous faut l'actualité. Ceux qui nous parlent de Dieu, de la religion n'ont pas la vie nécessaire pour rassasier nos âmes. On nous dit que la vérité n'est renfermée que dans cette seule manifestation du Sauveur et que, pour

recevoir l'Esprit, il faut être parfait. Or, croyez-vous que le Consolateur qui doit préparer la vie à l'Esprit viendra se mettre devant le monde en confusion et que d'un coup tous les « bons », qui sont encore des mauvais, tomberont à genoux et, l'adorant, seront reconnus par Lui pour siens ? Ne serait-ce pas plutôt que Celui qui, d'après les propres paroles du Sauveur, *prendra du sien pour nous en donner*, viendra comme Lui consoler et attirer vers Lui les gens *individuellement*, et dans l'ombre de cette vie affairée qui l'ignore ?

Seul à seul, dans la solitude du désespoir ceux qui auront reçu l'aide demandée à un homme qui passa près d'eux reconnaîtront peut-être qu'il fut un envoyé du Ciel.

Pour nous, humains, il existe des théories ; pour Dieu Omniprésent *tout est pratique*. Une à une ses créatures le reconnaîtront, non pas en troupeau bruyant et sûr de lui-même, mais dans la solitude suprême du cœur humain. Si cela était autrement, il faudrait des phénomènes pour faire croire, des représentations pour former l'âme à voir, sans connaître. Or tout ceci est étranger à l'amour de Dieu, et la seule preuve réelle de ce que nous avons acquis réside dans l'intensité de la conviction que comporte notre être personnel. Cette conviction-là ne dépendra plus des faits extérieurs, ni des démentis matériels accumulés contre elle, - cette conviction-là aura la vie par elle-même, car elle ne peut découler que du Chef de toute vie.

Il est une chose qui souvent ébranle notre foi dans le Bien et par conséquent en Dieu, c'est la suprématie du mal invisible sur le Bien. Nous oublions qu'une lutte engagée peut comporter la victoire, malgré les défaites qui à prime-abord semblent fixer l'arrêt de sa destinée. Dieu tire parti du mal en le mêlant au bien. Le bien existe, le mal passe à travers lui. Le mal évolué et inondé de lumière devient le bien aussi intense que sa force primitive en mal le lui permet.

Si nous avons en nous une étincelle divine, c'est afin qu'elle travaille les substances ténébreuses qui lui sont échues en partage et que, les ayant rendues lumineuses, elle retourne avec elles à l'Harmonie céleste.

La différence entre l'amour humain et l'amour de Dieu consiste en ce que nous avons presque toujours une raison égoïste dans nos

attachements ; tandis que le Ciel nous aime *toujours* et *partout* pour notre but final et pour ce que nous sommes momentanément.



Que nous soyons bons ou que nous soyons mauvais, il nous aime tous indifféremment, mais nous le ne voyons pas encore.¹⁴

Zhora (Marie Lalande 1877-1953)
disciple de Monsieur Philippe

¹⁴ Texte publié par la Revue *L'Initiation*, n°8 de mai 1902.

A la découverte du mystère divin

par Marie-Gabrielle Janier

*Marie-Gabrielle Janier, poète, écrivain et conférencier,
a publié en 1992¹ un essai ésotérique
dont le titre complet est :*

*« À la découverte du mystère divin
par le décryptage des symboles religieux,
de la géométrie sacrée et des archétypes universels ».*

*De cet ouvrage, nous avons extrait
avec l'amicale autorisation de l'auteur
trois passages que nous reproduisons
dans les pages suivantes.*

INTRODUCTION

Parmi les pénétrations possibles de l'au-delà, une méthode s'est imposée à moi. Mais bien avant d'entreprendre les recherches qui m'ont conduite à la construction de ces schémas universels, je m'étais toujours demandé – et je ne crois pas être la seule à l'avoir fait – pourquoi depuis la nuit des temps, le swastika existait-il déjà aussi bien chez les Indiens d'Amérique que chez les Hindous, les Basques ou les Africains ? Pourquoi la croix est un symbole universel et bien antérieurement à la venue du Christ ? Pourquoi les poissons sacrés de l'Égypte antique, le Dragon phénicien, l'Oanès mésopotamien, attestent-ils de symboles identiques à celui des premiers temps du christianisme ou de l'époque druidique, et pourquoi les Albigeois en faisaient-ils le symbole de la *Lumineuse Divinité* ?

Mais l'observation de la dispersion de tous ces archétypes, de tous ces symboles que nous ont livrés les différentes traditions et la parfaite similitude qui existe entre eux aussi bien dans l'art pictural, sculptural ou architectural de pays aussi éloignés les uns des autres et dès les époques les plus reculées, ne nous donne-t-elle pas à penser qu'il faut trouver leur origine dans une seule et même source : celle de l'Unité Primordiale ? N'oublions pas que le mot grec *symbolon* d'où a été tiré le terme de

¹ Aux Editions Alain Brêthe, 28, allée Georges Récipion, 75019 Paris.

symbole signifiait : « *signe de ralliement* ». Le mot « *symbolique* » s'oppose donc ainsi au mot « *diabolique* », le préfixe SUN exprimant en grec le *rassemblement*, alors que le préfixe DIA exprime au contraire ce qui *sépare*. Le problème ainsi posé et considérant que le mouvement circulaire traduit une des plus importantes lois de ce monde, principe et conservation de l'Univers, j'ai pensé que l'origine du symbolisme ne pouvait trouver sa place que dans la figure géométrique qui est à la fois la plus simple et la plus complète, ainsi que la plus répandue parmi les vestiges de la très Haute Antiquité, je veux dire le cercle avec son point central.

J'en ai donc déduit que c'était seulement autour de ce cercle qu'il me serait possible de voir se structurer (par une succession de circonférences nullement construites au hasard, mais suivant un plan bien précis) une figure synoptique à l'intérieur de laquelle il était possible d'insérer (en les superposant les uns aux autres, comme des strates) un très grand nombre de graphiques représentatifs de la plupart des symboles que nous ont transmis à travers les siècles et parfois à travers les millénaires, les traditions religieuses, ésotériques ou hermétiques, pré ou post chrétiennes.

Partant de là, il fallait bien admettre que « *l'Un* » des alchimistes est aussi – tel que l'admet René Guénon – « un ensemble émanation-retour », dans lequel joue le pluralisme interne et externe. À cet égard, l'auteur du *Dictionnaire des Symboles* est également très explicite lorsqu'il affirme dans la préface que la pensée symbolique « *à l'inverse de la pensée scientifique, procède non point par réduction du multiple à l'un, mais par l'explosion de l'un vers le multiple, pour mieux faire percevoir, il est vrai, en un second temps, l'unité de ce multiple. Tant qu'on ne l'aura pas approfondi davantage, il nous paraît essentiel d'insister sur cette virtualité et d'abord de la sauvegarder* ».²

De son côté, Teilhard de Chardin avait avancé l'idée que « *par quelque chose Energie matérielle et Energie spirituelle se tiennent et se prolongent. Tout au fond, en quelque manière, il ne doit y avoir, jouant dans le monde qu'une énergie unique* ».

D'autre part, si Einstein osait affirmer : « *Dieu ne joue pas aux dés car son plan est ordonné* », on sait que Pythagore avait établi la mystique des nombres sur des faits et tandis que Galilée de son côté n'hésitait pas

² Jean Chevalier, «*Dictionnaire des Symboles*», Éd. R. Laffont.

à dire que « *la géométrie est l'alphabet dont Dieu lui-même se sert pour écrire l'univers* », Bachelard, plus près de nous, se demandait quant à lui, par quel hasard les mollusques fabriquaient leurs coquillages selon les lois de la géométrie. La science moderne a maintenant découvert que l'énergie qui déplace les corpuscules en utilisant des ondes (non décelables jusqu'à présent) est unique et universelle, et que les ondes vibratoires qu'elle engendre organisent la matière selon des schémas géométriques qui s'inscrivent eux-mêmes dans une grille construite à partir du cercle et ceci, de toute évidence, selon une loi bien établie et non point selon l'effet d'un pur hasard, comme d'aucuns voudraient nous en persuader.

Ayant moi-même et dès le départ de mes recherches utilisé le cercle comme module ou composant élémentaire, je peux affirmer que les plus récentes expériences corroborent parfaitement le système que j'ai emprunté pour la construction de mes graphiques. Je souhaiterais en tout cas que le syncrétisme qui semble découler de mes travaux puisse nous instruire de façon utile sur ce que l'on continue souvent à considérer encore comme de simples légendes théogoniques et prouver que c'est à travers ce que j'appellerais le décryptage d'une *Structure Unifiante* ou d'un *Idéogramme Absolu*, que l'on pourrait parvenir à l'idée que les symboles sont nés d'une Géométrie Sacrée établie sur une Idéation Divine, issue d'une *Gnose* (aujourd'hui remplacée par le *Savoir*), d'où les différentes religions et les différentes cultures ont tiré l'ensemble de leurs graphiques symboliques dont on retrouve des traces à travers un ésotérisme qui devait nous permettre (après l'avoir transformé en exotérisme) de prouver que toutes les formes de vie ne sont – du microcosme au macrocosme et selon un rythme inaltérable – que les manifestations diverses de l'unique et universel Principe qui régit le monde et que Créateur et Créatures ne font qu'Un.

Jung, comme nous le rappelle Michel Cazenave³, « *s'est imposé peu à peu l'idée qu'il existait une sorte d'unité virtuelle dans l'ensemble de l'univers, une unité que l'homme vivait sur le mode de la symbolisation. Une unité, une réalité profonde qui se structurerait selon certains schémas susceptibles même de devenir par la suite des schémas mathématiques.* » Dans son ouvrage intitulé *Psychologie et alchimie*⁴, Jung nous dit également que l'archétype est une présence pour ainsi dire

³ Michel Cazenave (extrait du Figaro du 24/8/84, « Jung et la dynamique de l'âme »)

⁴ C.G. Jung, *Psychologie et alchimie*, Éd. Buchet/Chastel, p. 290.

« *éternelle* » et il s'agit simplement de savoir si la conscience le perçoit ou non.

Si, en effet, à travers toutes les époques, l'humanité n'a fait que s'éloigner du Principe par suite d'une matérialisation progressive, l'ère du Verseau dans laquelle nous entrons et qui devrait être celle du triomphe de l'esprit, devrait aussi nous permettre de découvrir le sens profond, secret mais véritable, de ce qui nous relie sans cesse – bien que nous en soyons aujourd'hui fortement éloignés – à ce Centre Suprême, symbole de l'Etat Primordial.

J'ajoute que si les physiciens pensent apporter aujourd'hui la preuve de l'existence d'un champ morphogénétique qui contiendrait *tous les possibles* et qui engendrerait des formes correspondant à un programme donné, j'espère quant à moi réussir à faire comprendre au lecteur, que cette preuve il y a belle lurette que l'ésotérisme, le symbolisme ou, tout simplement la métaphysique – qui est la connaissance des causes premières et des premiers principes – nous l'avaient déjà fournie.

Il m'est souvent arrivé, lorsque je fais part autour de moi de mes travaux et de ce qu'il faut bien appeler ma... « *découverte* », de m'entendre dire : « *Tout ça c'est bien, mais à quoi ça sert ?* »

Cette question dénonce parfaitement le pragmatisme de la plupart des gens et le « positivisme » de certains hommes de science qui ne reconnaissent la vérité d'une loi ou d'une théorie qu'à la possibilité d'en tirer des applications pratiques.

En fait, et dès l'abord, ces recherches m'ont apporté, en ce qui me concerne, la révélation d'un support de réflexion spirituelle assez extraordinaire, ce qui à notre époque où l'on s'enlise dans un matérialisme à outrance, n'est déjà pas si mal, puisque ce support pourrait aisément se confondre avec ce que la plupart des ésotérismes ont tenté de découvrir, c'est-à-dire une clef. Dans un ouvrage intitulé « *L'ésotérisme* », P. A. Riffard nous dit que la clef, chez les ésotéristes « *se veut méthode d'intelligibilité et moyen d'action : plan spéculatif et opératif. À partir d'éléments simples, de combinaisons complexes, elle permet de saisir la totalité du réel, sa diversité, sa créativité, son sens. Alors qu'un système (sommet de la pensée exotérique) réduit le multiple à une unité conceptuelle, elle monadise en quelque sorte, elle fait du point un centre*

de signification, d'énergie, d'ordre. Chaque être est pensé comme un microcosme». ⁵

LE GRAAL

« Il n'est rien de caché qui ne doive être découvert,
ni rien de secret qui ne doive être connu. »
(LUC, XII, 2)

À ce propos, citons d'emblée Pierre Carnac⁶ : « Merveilleuse approche ésotérique, dit-il à propos du Graal, digne d'en faire le symbole total, propre à se faire reconnaître sous la signature occulte de l'Homme Universel qu'il s'agisse en kabbale, du grand et si vieux Adam Kadmon, en vision islamique d'El Insàn El Kamil, en Inde ancienne du jeu d'interprétation d'Atman et de Brahman, en Chine Taoïste de Wang, l'Homme-Roi, ou en Afrique noire chez les Dogons de Nommo, l'Homme. Il va sans dire que sur ce chemin l'homme-Christ, le Christ-homme et Christ dans l'homme fusionnent. » Et le même auteur de préciser que : « Chez Wolfram d'Eschenbach et Chrétien de Troyes, le Graal, une fois matérialisé, devient presque une sorte d'objet dans l'Objet. »

Et enfin nous dit toujours Pierre Carnac : « Récipient, coupe à remplir, vase-image classiquement commune donnée par les Écritures ; et en même temps contenu, car cœur, dont la caverne comprend le grain de sénevé de l'image de Dieu, l'homme trouve de la sorte dans le Graal son propre miroir. L'homme ? Certainement pas tout homme. Sans plaider pour l'élitisme inné - que l'on veuille ou non de la quête, il ne saurait s'agir que de l'Homme nouveau, celui dont les traits sont bien brossés dans les Écritures. Un homme qui pourra accéder à la connaissance du commencement et de la cause des choses, à la différence de l'homme ancien destiné à la mort. Un homme qui porte en lui le germe de l'image de Dieu. »

Toutes les quêtes de la Table ronde (avec Arthur, le Souverain idéal, Merlin l'enchanteur, Perceval, Lancelot, Gauvain : l'élite de la Chevalerie) sont orientées vers les secrets du GRAAL. Objet magique, vestige d'un monde archaïque, le Graal fait partie des talismans de l'Autre Monde.

⁵ P. A. Riffard, « L'ésotérisme », Éd Robert Laffont, Coll. Bouquins, p. 238.

⁶ Pierre Carnac, « Atlantis », n° 346, sept-oct. 1986.

Selon la Tradition, Lucifer – qu'il ne faut pas confondre avec Satan –, était un ange porteur de Lumière. Il la portait au front sous la forme d'une émeraude, symbole probable de la Lumière Primordiale. Or, Lucifer laissa tomber cette émeraude et la Tradition dit que ce fut dans cette émeraude que fut taillé le GRAAL.

Nous avons là la représentation parfaite de l'involution de l'esprit dans la matière (par la chute de Lucifer et la perte de l'émeraude), et celle de l'évolution de l'esprit, qui après avoir été recueilli dans la COUPE, remontera – par le sang du Christ – auprès du Père.

Involution et Évolution, Servitude et Libération, Lucifer et Christ, chacun indispensables l'un l'autre pour maintenir l'équilibre cosmique.

Si nous nous référons aux alchimistes, nous voyons que Sir George Ripley⁷ écrit : « *Les philosophes disent aux chercheurs que les oiseaux et les poissons nous apportent le lapis, c'est-à-dire la pierre philosophale, et que chaque homme la possède. Il est en chaque lieu, en toi, en moi, en chaque chose dans le temps et dans l'espace.* »

La cosmogonie d'Empédocle qui nous donne la définition d'un être sphérique, nous éclaire sur la nature parfaite, « *ronde* » du « *Lapis* » qui provient de la sphère primordiale et qui la constitue ; c'est pourquoi la « *prima materia* » est souvent nommé « *lapis* », qui représente alors l'état manifesté. Mais ce passage de la pierre brute à la pierre taillée, ne put être effectué que par Dieu. Car il s'agit ici du passage de l'âme obscure à l'âme illuminée par la connaissance divine.

Dans son « *Parzival* », Wolfram Von Eschenbach indique que le « GRAAL serait une Pierre Précieuse, dont l'ermite Trevizent aurait dit : «... qu'elle reçoit du haut ce qui lui donne sa plus haute vertu. C'est aujourd'hui le Vendredi Saint (symbole de la Croix) ; c'est le jour où l'on peut voir une colombe descendre du ciel en planant ; elle apporte une petite hostie blanche (symbole du cercle) et la dépose sur la Pierre. Toute rayonnante de blancheur, la Colombe reprend ensuite son essor vers le Ciel (double spiration de l'Esprit) ».

On rejoint l'idée de synthèse selon le point de vue de René Guénon : « *Il y aura synthèse quand on partira de l'Unité même, et quand on ne la perdra jamais de vue, à travers la multiplicité de ses manifestations, ce*

⁷ Sir George Ripley, très célèbre alchimiste du XVI^e siècle.

qui implique qu'on a atteint au-dehors et au-delà des formes, la conscience de la vérité principielle qui se revêt de celles-ci pour s'exprimer et se communiquer dans la mesure du possible [...] Une synthèse s'effectue essentiellement du dedans ; nous voulons dire par là qu'elle consiste proprement à envisager les choses dans l'unité de leur principe, et à les unir ainsi, ou plutôt à prendre conscience de leur union réelle, en vertu du lien tout intérieur, inhérent à ce qu'il y a de plus profond dans la nature.»

Par ailleurs, les recherches auxquelles se livrent les physiciens concernant les propriétés des *sous-particules subatomiques*, aboutissent à la conclusion que chacune de ces cellules ne peut être traitée isolément puisque, dans ce monde incroyablement petit, tout est relié.

« La notion excluant toute séparation d'un élément par rapport aux autres dans l'Univers est précisément l'une des clés des Traditions mystiques non seulement dans le Bouddhisme, l'Indouisme et le Taoïsme, mais aussi dans les traditions mystiques occidentales, nous dit Fridjof Capra. Et les parallèles entre science et mysticisme ne sont pas limités à la physique moderne ; ils peuvent être étendus de par les mêmes justifications à la nouvelle biologie systémique. » [...] « Tous les phénomènes sont conçus comme solidaires et inséparables dans cet ensemble en tant que manifestations différentes de la même réalité indivisible qui est en toute chose et dont toute chose est bâtie. Les Bouddhistes désignent cela : « La Réalité telle qu'elle est. » nous dit toujours Fridjof Capra.⁸

Et ceci nous conduit tout naturellement à ce passage tiré d'une Upanishad :

« Écoutez ce qu'enseignaient depuis des millénaires les Grands Maîtres de l'Inde : Le principe dont tous les êtres naissent, dont ils vivent une fois nés, où ils rentrent quand ils meurent, tu dois chercher à le connaître : c'est Brahman.⁹ Quiconque se voit dans les êtres et vit tous les êtres en lui devient Un avec Brahman Suprême. Le Brahman Suprême, l'âme de tout, le principe de l'Univers, plus tenu que la chose la plus ténue, l'Être Éternel, tu l'es, tu l'es, tu l'es ! »

⁸ Fridjof Capra, «Le Tao et la Physique», Éd. Sand.

⁹ Note de l'auteur : Remarquons ici que Brahman, en tant que réalité ultime extérieure, est identique à Atman, la réalité intérieure.

Et voici comment Ida Rabinovitch¹⁰ commente ce passage : « *Ce Brahman Hindou est bien, sans aucun doute, cet immense tissu de l'Univers qui, bien qu'invisible, nous constitue nous-mêmes ! L'Énergie des Mondes ! Et si nos physiciens nous apprennent que l'énergie est toujours faite d'ondes vibrantes (ou particules) et si nous-mêmes sommes faits des mêmes particules (ou ondes vibrantes), quelle preuve plus convaincante pourrions-nous trouver de l'Unité Universelle?* »

Paul Claudel¹¹, de son côté, dans : « *Religion et Poésie* », nous dit « *que les choses visibles ne doivent pas être séparées des choses invisibles, car toutes ensemble elles constituent l'Univers de Dieu.* »

Commentant cette pensée, Sadayo Satomi¹², religieuse catholique de nationalité japonaise, écrit dans la préface de son étude consacrée au symbolisme de la Croix chez Paul Claudel : « *Autrement dit, la présence de l'invisible enrichit celle de la chose visible et lui donne un sens complémentaire. C'est le monde invisible qui fournit la clé du monde visible et c'est le monde visible, débordant de la puissance intérieure, qui nous suggère l'existence de l'invisible.* » Et c'est là aussi que se situe précisément ce « *monde marginal* » dont parle Henry Corbin, « *intermédiaire entre le monde sensible et le monde intelligible.* »

Et ce n'est pas un hasard si, pour désigner cette Intelligence Cosmique qui régit l'Univers, la plupart des grandes traditions ont employé le mot « souffle ». Qu'il se traduise par « Nout » (pour les Égyptiens, par « Hamsa » (pour les Brahmanistes), « Ruah » ou « Ruach » (pour les Israélites), « Spiritus Sanctæ » (pour les Chrétiens), ou par « Qi » (dans la philosophie chinoise), ce mot garde universellement le sens d'un principe divin. Tous ces entités d'ordre spirituel n'étant que le rappel de l'existence d'une *même réalité indivisible qui est en toute chose et dont toute chose est bâtie, d'une même Force Miraculeuse*¹³, imperceptible par nos sens, incompréhensible pour notre concept, mais qui est à la fois contenue dans Tout et contenant Tout et dont on peut dire qu'elle n'est autre que « *la Réalité telle qu'elle est* ».

N. B. : Hamsa, qui représente un cygne couvrant l'Œuf Cosmique, est en réalité un « souffle ».

¹⁰ Ida Rabinovitch, in «3e Millénaire», n° 10.

¹¹ Paul Claudel, «Religion et poésie», Œuvres en prose, la Pléiade, 1965.

¹² Sadayo Satomi, «Le signe de la croix chez Paul Claudel, Étude d'un symbole», Éd Librairie, Éditions France Tosho, Tokyo, 1982.

¹³ D'où le nom de «Tout-Puissant» que l'on donne parfois à Dieu, omnipotent, omniprésent et éternel.

Ruah, l'Esprit-Dieu, qui couve sur les eaux primordiales de la Genèse, est le « souffle ».

Il faut d'autre part remarquer que *pneuma* en grec signifie à la fois souffle et esprit, et que le lien sémantique entre ces deux mots se retrouve en latin où «spiritus» (esprit) signifie d'abord «respiration» (spirare : respirer).

De même que Er-Ruh qui, dans le langage musulman, signifie « esprit » a pour sens premier « souffle ».

Ch'i en chinois signifie « gaz » ou « éther ». Mais, dans l'ancienne Chine, ce mot était employé pour désigner le souffle vital ou l'énergie animant le cosmos. Et n'oublions pas que l'acupuncture n'a d'autre but que de stimuler le flux du « ch'i » à travers les canaux du corps humain, ces canaux étant en quelque sorte les « sentiers du ch'i ».

CONCLUSION

Si je n'ai, pour ma part, jamais cessé tout au long de mes recherches, d'être habitée par l'idée que l'Univers s'articule autour d'une même structure absolue, je reste encore aujourd'hui tout à fait incapable de donner une explication quant à la raison pour laquelle la grille de ma composition a pu être construite à partir de telle ou telle donnée, plutôt qu'à partir de telle ou telle autre, mais j'en appelle à l'opinion de tous ceux qui veulent bien partager l'idée qu'il existe une Conscience Cosmique qui gratifie ceux qui savent - ou peuvent - se mettre à son écoute, d'un don particulier de vision. « *Quand le concept d'esprit humain est compris comme étant un mode de conscience dans lequel l'individu se sent lié au cosmos tout entier, nous dit encore Fritjof Capra, il devient clair que la conscience écologique est véritablement d'ordre spirituel.* »

En fait, l'idée d'un individu lié au cosmos est exprimée par la racine latine du mot « religion » - qui est *religare* (relier fortement) - et aussi par le mot sanscrit « yoga », signifiant *Union*. Il n'est donc pas surprenant que la nouvelle vision de la Réalité soit en accord avec beaucoup d'idées des traditions mystiques. L'esprit et la vie sont tous les deux les manifestations du même ensemble de propriétés systémiques, un ensemble de processus qui représente la dynamique de l'auto-organisation.

Mais n'est-ce pas précisément au sein même de cette auto-organisation, de cette auto-génération d'un seul et même module, le CERCLE, que se trouve le secret de l'Harmonie des Sphères, Harmonie qui détient en elle tout LE MYSTÈRE DIVIN ?

Je voudrais dire, et ceci en matière de conclusion, que le résultat des travaux que j'ai essayé d'exposer a fait naître en moi la conviction que « *Ineffable* » (et c'est sciemment que j'emploie ce terme plutôt que celui de Dieu, que certaines religions ont trop souvent *anthropomorphisé*) ne saurait se revêtir d'aucune forme perceptible, qu'elle soit humaine ou autre...

La véritable nature de cet *Ineffable*, sans commencement ni fin, invisible et pourtant universellement omniprésent, ne peut être que ce Vide Originel et Virginal, là, où tel qu'en Lui-Même peut s'auto-concevoir l'Esprit, à la fois en tant que « *contenant* » et « *contenu* », « *réceptacle* » et « *objet reçu* », Essence de toute chose et fécondateur de toute vie.

Et comment ne pas songer à rappeler ici une des paraboles des Upanushads présentée sous la forme d'un dialogue entre Maître et disciple :

- *Apporte une figue.*
- *La voici, Maître !*
- *Ouvre-la.*
- *Elle est ouverte, maître.*
- *Que vois-tu ?*
- *Des petites graines, Maître.*
- *Partage-en une.*
- *Elle est partagée, Maître.*
- *Qu'y vois-tu ?*
- *Rien du tout, Maître.*

- *En vérité, mon ami, c'est de cette essence subtile que tu n'as pu voir, en vérité, c'est de cette essence subtile qu'est sorti le grand arbre. Crois-moi, mon ami, c'est cette essence subtile qui est l'âme de l'univers tout entier. C'est la réalité même. C'est Atman.*

- *C'est toi-même*¹⁴

¹⁴ *Chhândogya Upanishad, VI, 12.*

Prière de Voltaire

PRIÈRE À DIEU

*On connaît le philosophe Voltaire
(sans doute le plus célèbre de ce 18^e siècle
pourtant si riche en « lumières » de toutes sortes)
pour son anticléricisme et même pour son athéisme.*

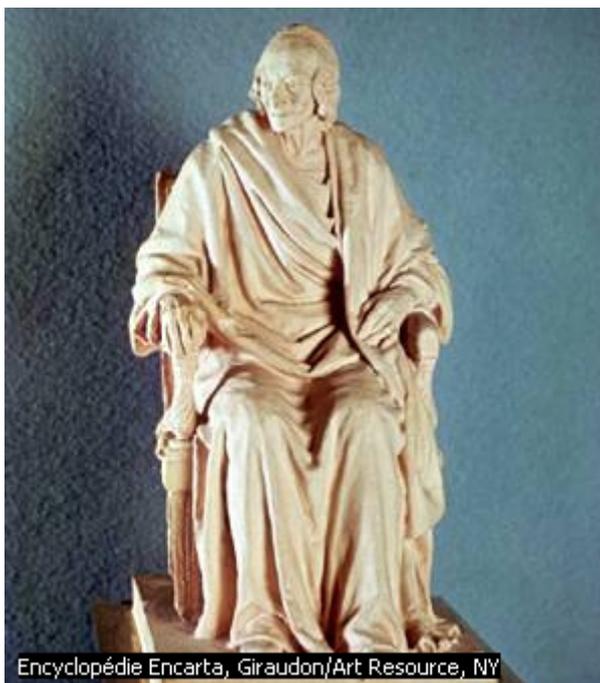
Voire !

*Dans le Traité de la Tolérance, publié en 1763,
on trouve cette prière à Dieu qui ne peut laisser indifférents
ceux qui se sont engagés dans une voie initiatique.*

« Ce n'est plus aux hommes que je m'adresse ; c'est à toi, Dieu de tous les êtres, de tous les mondes, et de tous les temps : s'il est permis à de faibles créatures perdues dans l'immensité et imperceptibles au reste de l'univers de demander quelque chose à toi qui as tout donné, à toi dont les décrets sont immuables comme éternels, daigne regarder en pitié les erreurs attachées à notre nature ; que ces erreurs ne fassent point nos calamités. Tu ne nous as point donné un cœur pour nous haïr et des mains pour nous égorger ; fais que nous nous aidions mutuellement à supporter le fardeau d'une vie pénible et passagère ; que les petites différences entre les vêtements qui couvrent nos débiles corps, entre tous nos langages insuffisants, entre tous nos usages ridicules, entre toutes nos lois imparfaites, entre toutes nos opinions insensées, entre toutes nos conditions si disproportionnées à nos yeux et si égales devant toi ; que toutes ces petites nuances qui distinguent les atomes appelés Hommes ne soient pas des signaux de haine et de persécution ; que ceux qui allument des cierges en plein midi pour te célébrer supportent ceux qui se contentent de la lumière de ton soleil ; que ceux qui couvrent leur robe d'une toile blanche pour dire qu'il faut t'aimer ne détestent pas ceux qui disent la même chose sous un manteau de laine noire ; qu'il soit égal de t'adorer dans un jargon formé d'une ancienne langue ou dans un jargon plus nouveau ; que ceux dont l'habit est teint en rouge ou violet, qui dominant sur une petite parcelle d'un petit tas de la boue de ce monde et qui possèdent quelques fragments arrondis d'un certain métal, jouissent sans orgueil de ce qu'ils appellent grandeur et richesse, et que

les autres les voient sans envie ; car tu sais qu'il n'y a dans ces vanités ni de quoi envier, ni de quoi s'enorgueillir.

« Puissent tous les hommes se souvenir qu'ils sont frères ! Qu'ils aient en horreur la tyrannie exercée sur les âmes, comme ils ont en exécration le brigandage qui ravit par la force le fruit du travail et de l'industrie paisible ! Si les guerres sont inévitables, ne nous haïssons pas, ne nous déchirons pas les uns les autres dans le sein de la paix, et employons l'instant de notre existence à bénir également en mille langages divers, depuis Siam jusqu'à la Californie, ta bonté qui nous a donné cet instant ».



Statue de Voltaire par Houdon

Marielle-Frédérique Turpaud a lu pour vous...

Henri Loevenbruck : Le mystère Fulcanelli¹

Flammarion, octobre 2013.

Fulcanelli ou l'infini miroir

Un nouveau livre nous révèle qui est Fulcanelli. Un de plus, me direz-vous. Certes, mais pas comme les autres.

D'abord, c'est un polar, sur un rythme visiblement calqué sur l'efficace Da Vinci Code, mais avec de vrais caractères, une vraie psychologie et une intrigue qui tient la route. Il y a comme une œuvre au noir par laquelle passent certains personnages.

Ensuite c'est une véritable anthologie de toutes les hypothèses concernant l'identité de Fulcanelli, y compris celle de son inexistence. Elles nous viennent tout naturellement au fil des enquêtes croisées des héros de l'aventure. On voit également comment des esprits calmes et rationnels finissent, eux aussi, par être pris de cette fièvre de l'or, qui cherche non le métal mais l'alchimiste. La contagion de la fièvre est bien rendue. Et le lecteur peut être atteint lui aussi : ainsi j'ai cherché de mon côté... et j'ai trouvé l'interview de Canselier par Jacques Chancel en 1978, une Radioscopie sans image sur YouTube qui illustre d'une façon extraordinaire ce qui aurait pu rester un roman policier...

Enfin, l'auteur nous livre sa propre hypothèse. Et comme il est un bon écrivain, elle est séduisante, voire acceptable. Voire vraisemblable. Voire vraie, jusqu'à l'arrivée du chercheur suivant...

Par rapport à ses devanciers, il a l'avantage de bénéficier du Net, qui parfois complète ce qui manque à notre bon vieux Gaffiot, ou met à portée de clic des données généalogiques qui eussent demandé de longs déplacements hasardeux aux recoupements aléatoires. Et comme ses héros il clique, recoupe et déduit donc re-clique...

De même cliquerons-nous sur www.mystere-fulcanelli.com.

Donc un roman bien fichu, un polar bien construit, un sujet très bien exploité et un dénouement temporairement solide - à moins qu'une réfutation de cette hypothèse soit déjà parue, mais elle ne pouvait avoir en mains les éléments récents actuels.

Dans cette avalanche d'érudition, je note en souriant une erreur : le héros, quadragénaire, allait au square Louise Michel pour lire en sortant de son lycée Chaptal. Pour rendre hommage à Louise Michel, héroïne de

¹ Flammarion, 2013

ses dix-sept ans. Or, ce square ne porte ce nom que depuis le 28 février 2004, abandonnant son ancien nom de Willette (dessinateur). Le livre ayant été rédigé en 2012, il y a distorsion temporelle... Peut-être une conséquence des volatils alchimiques respirés de trop près ?

Ultime clin d'œil : le livre - qui est un hommage aux bibliothèques - est paru chez Flammarion, fondée par Ernest Flammarion, le frère du savant Camille qui fut non seulement astronome, mais un rationaliste membre de la Société Alchimique de France, qui explora les occultismes de son temps...

Yves-Fred Boisset a lu pour vous...

Il est des auteurs que l'on ne cesse de redécouvrir tant est riche leur pensée et leur œuvre. Bien sûr, en écrivant ceci, on ne peut s'empêcher d'évoquer **René Guénon** dont la « Rose-Cross Books »² vient de publier sous la direction de Mircea A Tamas et de Gauthier Pierozak des *Fragments doctrinaux* extraits des différentes publications et conférences de ce grand philosophe qui a laissé dans l'histoire de la spiritualité et des voies initiatiques occidentales et orientales une empreinte si forte qu'elle semble être figée pour l'éternité. Cet ouvrage offre aux « guénoniens » l'opportunité de retrouver des enseignements peut-être abandonnés par la mémoire et aux autres d'entrer dans cet univers infini. Dans son avant-propos, Mircea A Tamas cite Marcel Maugy (Denys Roman) qui disait : « *Du vivant de Guénon, nous pensons que personne n'aurait osé se qualifier de guénonien. Car le Maître a toujours insisté sur le fait qu'il n'enseignait pas une doctrine personnelle à laquelle on pourrait donner le nom de son "inventeur". Cependant, depuis la disparition de Guénon (1951), le terme de "guénonien" est devenu indispensable pour désigner ceux qui adhèrent à l'intégralité de sa doctrine, et surtout qui considèrent que cette doctrine est d'origine "non-humaine".* Puis suivent de larges passages de quelques ouvrages de René Guénon sur « les états multiples de l'être », « les formes traditionnelles et les cycles cosmiques », « la crise du monde moderne » ; enfin, tout un chapitre est consacré à ses « études sur la franc-maçonnerie ».

Dans la collection « Pierres vivantes », Dervy propose une étude d'**Alain Bernheim**, historien renommé de la franc-maçonnerie, étude fondamentale portant sur *Les deux plus anciens manuscrits des grades*

² René Guénon, *Fragments doctrinaux*, Rose-Cross Books, Toronto (Ontario-Canada), novembre 2013, 380 pages, 20 € (frais d'envoi compris) à demander à www.rose-crossbooks.com.

*symboliques de la franc-maçonnerie de langue française*³. Dans son « prière d'insérer, l'éditeur rappelle qu'« aucun manuscrit des grades symboliques de langue française n'était jusqu'ici connu pour la première moitié du XVIII^e siècle, alors qu'il en existe plus d'une douzaine en anglais pour la même période ». Le présent ouvrage répare cette injustice et offre la possibilité de « comprendre la naissance des rituels français ». Un manque se trouve ainsi comblé pour le grand bonheur des chercheurs qui pourront prendre connaissance du vrai catéchisme à l'adresse des trois premiers grades dits symboliques et du manuscrit de Berne dont le texte intitulé « Reception d'un Frey Mason » provient de Lausanne. Au passage, Alain Bernheim rectifie certaines erreurs flagrantes et quelques idées reçues et encore bien ancrées dans l'esprit des frères maçons quant à leur origine et le but réel de l'Ordre.

Il semblerait que le retour aux sources véritables, sincères et élaguées des mythes qui ont trop longtemps maquillé et défiguré le vrai visage de la franc-maçonnerie et retardé une juste compréhension de ses sources et de ses buts, remonte à la surface après un si long engloutissement dont les raisons sont diverses (ignorance, laxisme, mauvaise foi...). On ne peut pas dire que tous les amoureux fervents de la franc-maçonnerie aient la capacité d'en approfondir l'histoire impartiale et critique de ses origines et de ses implantations, particulièrement en France au « Siècle des Lumières », mais un large mouvement est maintenant en route grâce à des auteurs sérieux et rompus aux méthodes de la recherche historique. J'ai trouvé intéressant de faire *voisiner* dans cette rubrique deux historiens de l'Ordre qui, simultanément, ont publié deux essais (non, ouvrages) d'une réelle portée historique. Aussi, après la présentation du livre d'Alain Bernheim, nous avons voulu présenter (comme s'il lui était relié par une sorte de fil conducteur) celui dans lequel **Daniel Kerjean** (autre grand historien de la franc-maçonnerie) retrace *Les débuts de la franc-maçonnerie française, de la Grande Loge au Grand Orient, 1688-1793*⁴. La préface de Roger Dachez ne peut que renforcer le caractère éminemment sérieux de ce livre (étayé par une documentation solide). Le préfacier, autre grand historien de la franc-maçonnerie, n'oublie jamais de rappeler que l'histoire française de l'Ordre est intimement liée à l'histoire de notre pays et il précise que « *L'histoire maçonnique française au XVIII^e siècle a été une longue, pénible et douloureuse quête de l'unité, à l'image du pays lui-même,*

3 *Alain Bernheim*, Les deux plus anciens manuscrits des grades symboliques de la franc-maçonnerie de langue française, éd. Dervy, novembre 2013, 240 pages, 18 €.

4 *Daniel Kerjean*, Les débuts de la franc-maçonnerie française..., éd. Dervy, novembre 2013, 350 pages, 23 €.

alors perdu dans le maquis de ses pouvoirs multiples [...] face à un État central à peu près dépourvu de tout moyen d'action ». Avec le livre de Daniel Kerjean, nous suivons pas à pas cette longue route semée d'embûches des « débuts de l'Ordre en France » jusqu'à « la période révolutionnaire ». Découpée en tranches chronologiques, nous revivons successivement les débuts de l'Ordre en France entre 1688 et 1744, la chute de la Maison Stuart et l'émergence de la tiers maçonnerie parisienne entre 1744 et 1759, les années difficiles de la Grande Loge de France entre 1760 et 1771, les débuts heurtés du Grand Orient de France entre 1771 et 1774, la construction du temple et la période révolutionnaire entre 1789 et 1793. Mille anecdotes enrichissent le propos mais la rigueur de l'historien n'est jamais prise en défaut. Serons-nous blasphematoires ou irrespectueux, voire béotiens, si nous disons que cet ouvrage se lit comme un roman ? Dans une troisième partie, l'auteur a rassemblé de précieux documents : annuaire des loges dont l'activité a été attestée avant août 1771, celui de celles restées en dehors du Grand Orient de France entre 1773 et 1789, une chronologie générale et maçonnique de 1685 à 1797 grâce à laquelle il est possible de mieux discerner certains liens entre l'histoire générale et celle de l'Ordre, ce qui est loin d'être sans intérêt. Enfin, un index des noms cités (toujours le bienvenu) et une bibliographie ferment la marche. En corollaire, des cartes de France situent successivement les 65 implantations maçonniques avant 1774, les 284 implantations entre 1744 et 1759, les 376 implantations en 1771, les 112 loges du Grand Orient de France en 1774 et les 656 loges du même en activité en 1789. C'est sans aucune arrière-pensée flagorneuse que nous affirmons que ce livre est l'un des meilleurs parus à ce jour sur ce thème.

En abordant les « secrets d'une histoire et d'une tradition spirituelle », **David Taillades** « propose une relecture complète et inédite des faits historiques à la lumière des rituels maçonniques anglais dont il expose clairement la symbolique, l'ascèse et la finalité ». Et cette intéressante recherche lui donne l'occasion de publier une étude sous le titre *De la franc-maçonnerie opérative au rite Émulation*⁵ qui nous fait visiter (ou revisiter) le « Rite anglais de style Émulation » assez peu connu en France jusqu'à une époque récente et dont la rigueur dans la pratique des rituels laisse parfois filtrer l'image de la fameuse *British rule* qui ne laisse aucune place à l'approximation ou à l'interprétation personnelle. L'auteur s'attache en premier lieu à retracer scrupuleusement l'histoire de ce rite et de la tradition qu'il véhicule ; dans un second temps, il nous expose ce

⁵ David Taillades, *De la franc-maçonnerie opérative au rite Émulation*, éd. Dervy, juillet 2013, 360 pages, 22 €.

qu'il appelle « la méthode Émulation » dont il analyse les avantages, les effets mais aussi les écueils. Enfin, il nous entraîne dans les arcanes du troisième grade en s'appuyant sur les sources de la légende qui sont bibliques et plus exactement vétérotestamentaires, ce qui le conduit à aborder « le mystère de la légende d'Hiram » qui occupe une si grande place dans la maçonnerie anglaise. Il ne cache pas que le but essentiel de ce troisième grade consiste en la recherche de la Parole perdue suite à la tragique mort du maître Hiram mais il observe que dans la démarche du rite Émulation, « *nous n'avons pas d'invitation à la recherche de la Parole perdue* », contrairement aux autres traditions du parcours maçonnique. Il appartient aux lecteurs de cette magistrale étude de suivre pas à pas les textes aptes à fournir les clefs de ce rite qui exalte un sentiment religieux qui se manifeste (souvent par un chant) dans les prières d'ouverture et de fermeture des travaux des loges Émulation. On pourrait dire que ce rite est porteur de « sacré », ce qui explique peut-être son modeste développement au sein de la maçonnerie française. David Taillades n'oublie pas de préciser que les maçons de ce rite se font un devoir de connaître par cœur les rituels et à faire de ceux-ci le centre même de leurs travaux. On sait que le véritable travail maçonnique réside dans la transmission, c'est-à-dire l'initiation cérémonielle de nouveaux frères comme, par la suite, à leur passage au 2^e grade puis à leur élévation au 3^e grade. Après une importante bibliographie, l'auteur nous livre les rituels des trois grades du rite tels qu'ils sont généralement pratiqués. Les trois ouvrages historiques que nous venons de recenser constituent, chacun dans sa sphère d'études, une sorte de trilogie qui aide à une meilleure compréhension de la franc-maçonnerie et, partant, à la replacer dans le temps et à la libérer des scories qui se sont accumulées au cours des âges.

« *Comment est-on passé des constructeurs du Moyen Âge, dont la vocation était de bâtir des édifices civils et religieux, à la Franc-Maçonnerie, société d'hommes qui se réunissent pour travailler en commun dans le but de bâtir leur temple intérieur ?* ». Voilà une question récurrente autour de laquelle ont pu s'édifier mille et mille chimères et à laquelle **Jean-François Blondel** tente d'apporter une réponse dans un livre auquel il a donné le titre suivant dont l'apparente sobriété cache une étude très approfondie : ***Des Tailleurs de pierre aux Francs-Maçons***⁶. Soucieux peut-être d'éviter toute polémique hâtive, l'auteur s'est empressé de placer en exergue sur la couverture « Mythe ou réalité ? ». Le lecteur est ainsi prévenu et prié de laisser de côté ses

6 *Jean-François Blondel, Des Tailleurs de pierre aux Francs-Maçons, éd. Jean-Cyrille Godefroy, septembre 2013, 230 pages, 24 €.*

préjugés. Se plaçant en amont de l'histoire de la naissance londonienne de la franc-maçonnerie, Jean-François Blondel recherche attentivement une « *continuité historique entre les anciennes confréries des tailleurs de pierre et les Francs-Maçons* ». Avec finesse, il divise son étude en deux parties qu'il baptise « De l'art de bâtir... » (1^{re} partie) « à l'art de se bâtir » (2nd partie). On aura remarqué la subtilité de ces sous-titres puisque le travail des maçons dits opératifs est de préparer les pierres qui serviront à construire un édifice tandis que celui des maçons dits spéculatifs est de construire le temple intérieur avec des outils symboliques empruntés aux outils matériels des opératifs. Pour l'auteur, il existe une relation entre ces deux faces de la maçonnerie et le glissement (ou la mutation) de la première vers la seconde se serait opéré en Écosse à la charnière des 16^e et 17^e siècles. C'est-à-dire un siècle avant la naissance de la première Grande Loge de Londres (en 1717), date généralement convenue pour les débuts de la franc-maçonnerie spéculative. S'appuyant sur l'universitaire écossais David Stevenson qui déclare que « *dès le milieu du XVII^e siècle, on a cru déceler dans les loges opératives écossaises une démarche spirituelle ressemblant en de nombreux points à celle de la franc-maçonnerie spéculative* », Jean-François Blondel pousse ses recherches en enquêtant sur un certain William Schaw (1550-1602), maître maçon du roi Jacques VI d'Écosse, qui aurait été « *le véritable artisan de la naissance de la Franc-Maçonnerie* ». Dans un souci bien louable d'impartialité, l'auteur recherche les plus anciennes loges en Angleterre et se penche sur le cas d'un certain Elias Ashmole qui, dans ses carnets intimes, a noté qu'il avait été fait Franc-Maçon à Warrington, dans le Lancashire, le 16 octobre 1676 à 4 heures 30 de l'après-midi. Quelle précision ! Or, cet Anglais n'était pas opératif et l'auteur en déduit qu'au milieu du XVII^e siècle, « *le processus de transition de l'opératif vers le spéculatif a bien fonctionné* ». Les théories de la transmission sont légion ; on ne peut ici même les rapporter toutes. C'est pourquoi nous recommandons à nos lecteurs l'acquisition de cette étude que nous considérons fondamentale. Ne quittons pas cette bibliothèque maçonnique si riche en cette période. Patrick Geay s'est penché sur les ***Mystères et significations du temple maçonnique***⁷ en recherchant les fondements traditionnels de la franc-maçonnerie. Constatant l'état contrasté actuel de l'Ordre maçonnique en France dont on connaît la pluralité des rites et des modes de pensée, ce dont certains membres se réjouissent mais que d'autres déplorent, Patrick Geay écrit dans son avant-propos : « *La Maçonnerie fut donc*

⁷ Patrick Geay, *Mystères et significations du temple maçonnique*, éd. Dervy, juin 2013, 180 pages, 17 €.

victime de son ouverture sur un monde laïcisé qui, bien que nécessaire pour d'autres raisons, l'a souvent fait prendre pour ce qu'elle n'était pas, tant du côté de ses membres que de celui de ses adversaires, traditionnalistes notamment. Il s'est ensuivi une accumulation de méprises dont l'Ordre ne s'est pas toujours remis ». L'auteur entend consacrer cet essai à la restauration des fondements traditionnels de la franc-maçonnerie en faisant appel à l'hermétisme et à l'ésotérisme des trois grandes religions monothéistes. Il évoque également le caractère sacré qui caractérisa la maçonnerie à ses débuts, précisant que « à l'origine, elle fut de toute évidence un art sacré dont la fonction était de manifester dans l'espace une architecture reproduisant les normes divines de la création ». Puis, il va s'attacher à dépeindre la structure cosmique du Temple emplie de symboles sacrés et au sein duquel chaque déplacement, chaque signe, chaque parole participe à la transformation spirituelle des maçons par la transfiguration de l'espace. Ce livre appelle les membres de l'Ordre à bien prendre conscience du dépôt sacré dont ils sont les conservateurs et qui donne à la franc-maçonnerie toute sa richesse intellectuelle, morale et spirituelle.

De son côté, **Henri Tort-Noguès** (1921-2001), écrivain, philosophe et ancien Grand Maître de la Grande Loge de France de 1983 à 1985, avait mis l'accent sur la vocation initiatique de la franc-maçonnerie qu'il avait exposée en un essai intitulé *L'idée maçonnique*⁸. Du haut de son vécu très riche, l'auteur dresse une sorte d'inventaire des différentes facettes de l'Ordre sans jamais perdre de vue ce qui en fait la véritable raison d'être, c'est-à-dire la recherche d'une voie initiatique. Comme tous les exégètes sérieux de la franc-maçonnerie, il souligne avec force que son histoire n'est pas extérieure et étrangère à l'histoire générale, politique et sociale, mais qu'elle en est partie prenante. Elle est dans l'Histoire pour y apporter ce « plus » spirituel et humaniste dont elle est le dépositaire et le véhicule, peut-être le dernier... L'auteur s'interroge avec une grande pénétration d'esprit sur les relations de l'Ordre avec les églises, la politique et le monde contemporain. Cet « essai sur une philosophie de la franc-maçonnerie » (comme le précise son sous-titre) si, au premier examen, semble plutôt ardu, on y découvre de larges pistes de réflexion sur cette franc-maçonnerie trop souvent incomprise même à l'intérieur des loges.

C'est pour « une évocation des cheminements initiatiques dans les contes populaires d'Europe » que **Bernard Roger** a recherché dans plus de quatre-vingts contes ce qu'il appelle des « signaux initiatiques » et il nous offre le fruit de ses recherches en un essai *Initiation et contes de*

⁸ Henri Tort-Noguès, *L'idée maçonnique*, éd. Dervy, sixième édition, octobre 2013, 270 pages, 13 €.

*fées*⁹. Nous n'ignorons pas que les contes (ceux de Charles Perrault, en particulier) voilent habilement et aimablement des messages propres à transmettre, par le détour allégorique, des enseignements qui jalonnent la voie initiatique. Il faut à la fois défricher et déchiffrer ces contes pour en saisir la *substantifique moelle* dans laquelle d'autres veulent entendre la langue des oiseaux. Le conte fait partie de la culture populaire de même que l'initiation n'est pas réservée à une élite intellectuelle. Les récits distribués tout au long du parcours maçonnique, par exemple, ne sont-ils pas des contes dans lesquels l'allégorie occupe une place de choix. « *La présente étude s'attache au sens des faits qui, dans certaines de ces histoires du temps passé, parlent, à leur façon et sans dévoiler davantage à ceux qui les disent qu'à ceux qui les écoutent, de l'initiation traditionnelle dont les principes et l'objectif se retrouvent autant dans la pratique de l'alchimie que dans celle de la franc-maçonnerie* », écrit l'auteur. Le lecteur demeure libre d'adhérer ou non à cette formulation.

Patriarche de la Tradition gnostique syriaque orthodoxe dans la lignée occidentale, **Mgr Paul Sanda** (*Tau Sendivogius*), se plaçant dans la succession épiscopale et familiale de l'abbé Julio, publie les *Prières secrètes de guérison par l'invocation des saints*¹⁰ fondées sur 78 formules magiques de la tradition gnostique révélées pour la première fois. Derrière ces termes assez énigmatiques, cet ouvrage présente 78 saints chrétiens réputés pour leur capacité d'aider à la guérison des affections physiques et morales. Chacun d'entre eux fait l'objet d'une courte biographie et de sa *spécialisation* en matière de guérison ; suivent une prière et une incantation magique et secrète. Bien entendu, comme il ne s'agit pas de prières et d'invocations ordinaires, une certaine préparation est nécessaire et doit être observée avec le plus grand soin. Nous pénétrons dans le domaine merveilleux mais non exempt de risques et de chocs en retour liés à l'exercice de la théurgie. La plus grande prudence est donc recommandée au lecteur qui se lancerait hâtivement dans cette sainte aventure.

Historien du Moyen Âge, **Jean-Luc Alias** nous propose un voyage au cœur du Quercy en suivant les pas des *Templiers dans le Lot*¹¹. Richement illustré de nombreuses photos en quadrichromie, ce livre est agréable à découvrir. Après un bref rappel de l'histoire des Templiers, l'auteur nous entraîne en divers lieux lotois qui, au XII^e siècle, ont vu séjourner les moines-soldats. Des bastides anciennes témoignent encore

9 Bernard Roger, *Initiation et contes de fées*, éd. Dervy, septembre 2013, 330 pages, 20 €.

10 Mgr Paul Sanda, *Prière secrètes de guérison par l'invocation des saints*, éd. Trajectoire, novembre 2013, 350 pages, 29 €.

11 Jean-Luc Alias, *Les Templiers dans le Lot*, Pascal Galodé éditeurs, octobre 2013, 160 pages, 40 €.

du passage de ces Templiers autour desquels moult légendes se sont édifiées, certaines leur étant favorables, voire dithyrambiques à l'excès, d'autres très négatives, les accusant de toutes sortes de perversions. On sait que ces rumeurs fondées ou non servirent de prétexte à leur perte dans les premières années du XIV^e siècle quand le roi de France et le pape mettront une fin tragique à leur épopée. Dans la dernière section de ce livre, Jean-Luc Alias nous présente la prosopographie des Templiers dans le Lot. Quelques figures marquantes du *templarisme* lotois nous y sont présentées et replacées dans le contexte de leur époque. Voilà un livre instructif et très agréable à tenir entre les mains.

L'Initiation Traditionnelle

www.initiation.fr

